

Robert MENPIOT

**De la vanité
à
LA GLOIRE**

douze
méditations
bibliques

NATHANAEL
(Association sans but lucratif, loi 1901)
Route de Vinas
34700 LODEVE
www.nathanael.fr



Biographie de Robert MENPIOT

Le pasteur Robert MENPIOT a rejoint son Seigneur en novembre 1993, à l'âge de 88 ans. Ingénieur chimiste de formation, c'est au cours de sa carrière en tant que chef du Service des fraudes en Algérie qu'il a été amené à la foi.

Son esprit rigoureux d'observation, de recherche et d'analyse lui fit se poser des questions sur l'origine et la destinée de l'homme, et à confronter les thèses matérialistes avec la révélation de DIEU contenue dans la bible. Il fut convaincu de la vanité des premières, et se mit à étudier plus profondément cette bible, faisant alors l'expérience de la nouvelle naissance.

Il se sentit alors poussé, engagé dans le ministère que le Seigneur avait préparé pour lui : l'enseignement de la parole de Dieu.

Ayant pris une retraite anticipée pour mieux servir, de retour en France il se consacra exclusivement à son ministère, par des séminaires d'enseignement continu pendant trois mois d'été par an, dans un centre de vacances familiales, et le reste du temps par des missions d'enseignement, invité par des églises de divers endroits de France.

La rapide évolution à laquelle nous assistons dans les milieux chrétiens, si peu de temps après son départ, confirme la claire vision de Robert MENPIOT, manifestée en particulier dans la brochure intitulée :

"Les sollicitations néfastes auxquelles l'église évangélique est exposée en cette fin du XX^{ème} siècle".

Dans les mois qui ont précédé son départ, il a eu à cœur d'écrire un autre ouvrage intitulé "Le Juste de DIEU".

Une partie de ses études bibliques, soit 829 messages, a été enregistrée sur plus de 600 cassettes audio puis transposée sur 30 CD au format mp3. Le catalogue papier des Editions Nathanaël peut être obtenu gratuitement sur demande à NATHANAEL Route de VINAS 34700 LODEVE.

Un site Internet www.nathanael.fr permet le libre téléchargement d'une partie des études au format mp3 et de l'ensemble des ouvrages écrits.

Puisse son immense travail d'étude de la bible édifier encore, et garder tous ceux pour lesquels son ministère continue de s'exercer, au travers du CD mp3, du livre et d'Internet.

Avant - propos

Les douze méditations de la Parole de Dieu qui composent cette plaquette ont été choisies parmi celles qui furent prononcées au cours de l'année 1968 au Centre de vacances familiales de Peyreguilhot dans le Lot-et-Garonne.

Il n'y a pas de suite voulue entre ces douze études ; elles sont diverses ; et le titre qui leur a été donné n'a d'autre intention que de rappeler que la méditation de la Parole de Dieu nous présente toujours deux pôles en opposition : d'une part, la terre avec ses vanités et la mort qui la recouvre comme une couverture, selon la vue du prophète Esaïe (25/7) ; d'autre part, la vie éternelle et le Royaume de Dieu. Vivant encore sur cette terre qui l'a fait naître de chair, le disciple de Christ peut toujours regarder ce monde, mais sa vue et son espérance se sont ouvertes sur l'éternité par Celui qui le justifie. Il voit donc l'un et l'autre pôle : la terre et les lieux célestes ; et il poursuit son pèlerinage pour quelque temps, afin de manifester sa foi et le choix qu'il a fait. Quoique restant dans ce monde jusqu'à ce que Dieu le lui fasse quitter, l'ami de Jésus-Christ doit apprendre à résister aux tentations qui l'entourent, et à confirmer d'une manière pratique son détachement des choses vaines, et son attachement ou son affection aux choses d'en haut. La Parole le guide, le conseille, l'exhorte à se séparer avec fermeté et netteté du monde des vanités, et à demeurer en Christ dans les lieux célestes. C'est pourquoi il est si utile de toujours méditer cette Parole ; elle fait tant de bien à l'âme.

Sommaire

TOUT EST VANITE	5
SONNEZ DE LA TROMPETTE	8
TES VETEMENTS NE SE SONT POINT USÉS	11
COMBIEN DE CORBEILLES PLEINES DE MORCEAUX AVEZ-VOUS EMPORTÉES ?	14
HEUREUX CEUX QUI ECOUTENT	18
LE CHANGEMENT DE SOUVERAIN-SACRIFICATEUR ET DE LOI	21
LA DOUBLE CONNAISSANCE	24
LES LOIS DE L'UNIVERS	28
LES DEUX PRIERES DE JONAS	30
ETRE UNE NOUVELLE CREATURE	33
LA TENTATION DE JESUS-CHRIST	37
LA JUSTICE et LA PAIX S'EMBRASSENT	41

TOUT EST VANITE

L'Ecclésiaste, chapitre 1^{er}

L'auteur humain du livre de l'Ecclésiaste s'affirme lui-même fils de David, et roi d'Israël à Jérusalem (Verset 12), et, bien qu'il ne se nomme pas, en peut aisément reconnaître en lui le roi Salomon. Après lui, en effet, c'est-à-dire après le schisme, les descendants de David furent « rois de Juda » à Jérusalem, et non « rois d'Israël ». On le reconnaît aussi au cours de la lecture du livre par le rappel de la prospérité, des richesses, des splendeurs, de la sagesse dont il disposa, ainsi que nous en instruisent le 1^{er} livre des Rois et le 2^e livre des Chroniques.

Toutefois, ce n'est pas en tant que roi, mais comme « l'Ecclésiaste » que Salomon nous parle. Cette désignation est celle d'une fonction consistant à rassembler le peuple pour le haranguer ; elle traduit le terme hébreu « kohéleth » qui a pour racine le mot « kahal », lui-même traduit par « Ekklesia » dans la version en grec de l'Ancien Testament dite « version des Septante ». Ainsi, rien détonnant à ce que, en français, les mots « Ecclésiaste » et « Eglise » se ressemblent.

Le premier contact avec le livre de l'Ecclésiaste fait souvent naître des hésitations. On est un peu saisi par la hardiesse de certaines affirmations, car elles paraissent s'apparenter plutôt à une pensée matérialiste, fataliste ou sceptique, qu'à la foi. Par exemple : « il n'y a de bonheur pour l'homme qu'à manger et qu'à boire, et à faire jouir son âme du bien-être, au milieu de son travail ; mais j'ai vu que cela aussi vient de la main de Dieu. » (2/24). Certes, ce livre prend place parmi les plus difficiles à comprendre ; mais, étant entré dans le canon des Ecritures, il est comme les 65 autres livres de la Bible, voulu et inspiré de Dieu. A nous, par conséquent, de savoir par la foi en pénétrer la signification profonde. Avec la foi, il requiert de l'humilité, car il brise impitoyablement les illusions ; et aussi, de l'intelligence spirituelle, car un assujettissement à la lettre s'opposerait à sa compréhension.

L'impression première pourrait être que l'Ecclésiaste mélange ses doutes d'homme blasé et désabusé à quelques vestiges d'une foi en régression. Au contraire, ses paroles sont celles d'un homme dont la foi a réussi à comprendre les réalités de ce monde, à les voir sous leur véritable jour, et à leur dénier toute puissance à procurer le bonheur. Il a fait, sans se départir de sa foi, des expériences de toutes sortes. Attiré par les illusions dont le monde offre le mirage, il les a sondées par l'expérience ; et il en parle par un jugement que, précisément, la foi lui permet. Il ne doute pas de Dieu qu'il nomme près de 40 fois ; il a acquis des convictions sur la vanité des choses de la terre, et voit que tout est décevant. C'est un témoignage, audacieux et clair, qui exprime les vérités glaciales du monde des hommes. Ce monde est comme l'envers du Paradis, et la cause en est que rien ne peut y produire des fruits utiles et durables, si bien que toutes choses se tournent en vanité, c'est-à-dire en fumée qui se dissipe. Avec la mort et la malédiction venues en conséquence du péché, un grand bouleversement s'est produit. La terre est devenue soudain ce lieu où tout est vanité au suprême degré : vanité des vanités. Rien ne peut s'y construire pour la vie éternelle, absolument rien ; tout ce qui s'y fait porte un destin de chose périssable !

Mais alors, questionne l'Ecclésiaste, comme s'il dialoguait avec lui-même, à quoi bon s'évertuer à tant de travaux et peiner à la tâche toute sa vie? (Verset 3). L'homme déchu se voit placé « sous le soleil » devant l'impérieuse obligation du

travail, selon le verdict de Dieu (Gen 3/17-19). La sagesse de Dieu lui a imposé cette discipline afin de l'aider à résister aux forts courants des tentations qui l'assaillent. A travers ce travail, Dieu donnera à l'homme sa subsistance, mais c'est tout. Si ambitieux que seront les projets, si hardis que seront les travaux entrepris, jamais l'homme ne pourra conserver le fruit de sa peine, car tout est voué à la disparition. L'homme et ses œuvres sur la terre ont un même sort, et, de même que l'homme pécheur ne peut obtenir par ses propres efforts le redressement de sa triste condition, de même son travail ne produira que des choses précaires ; c'est une loi, et il ne peut en être autrement « sous le soleil ». Ainsi toute l'activité des hommes est d'avance comme frappée d'incapacité à long terme, et leur peine ira toujours s'engloutir dans le flot des vanités de ce monde. Rien n'ira vers un achèvement, vers une stabilité susceptible de procurer un repos ; tout est constamment à refaire. Après les destructions viennent des reconstructions, qui, elles-mêmes, attendront leur destruction. Au jour venu de la colère de Dieu et de Ses jugements, toutes les œuvres que renfermera la terre seront consumées (2 Pi 3/10 - Es 2/12-22). Telle est « l'occupation ingrate que Dieu a donnée aux fils des hommes » (fin verset 13, version Darby) ; telle est cette tragique destinée qu'a ouverte le péché, lequel a séparé l'homme de son Créateur. Puisseons-nous retenir par la foi une ferme conviction que dans un monde où règne le péché aucun avenir ne peut être édifié. Aux côtés de la vanité se place la perte. Aucun palier ne sera atteint par ce que notre temps nomme « le progrès » car « toutes choses sont en travail au-delà de ce que l'on peut dire » (verset 8), tout est en continu mouvement ; c'est une incessante agitation sur la terre. Il semble souvent que l'on renouvelle quelque chose, que le progrès ait apporté du nouveau, de l'inédit ; or, c'est encore là une illusion. Nous connaissons très peu les anciennes civilisations qui furent englouties, et que d'autres ont remplacées ; ce que nous en apprenons par l'archéologie nous surprend beaucoup. Comme le note l'Ecclésiaste, « on ne se souvient pas de ce qui est ancien » (verset 11).

Du nouveau ? La terre n'en produira jamais, car Dieu seul peut créer et faire du nouveau. Il est bien dit « qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil » (versets 9 et 10). Le nouveau ne vient que d'en haut. La terre étant bloquée dans l'incapacité et soumise au cycle infernal des continuel recommencements, il n'y a point pour elle de rassasiement possible. Tout comme les autres, notre époque offre le spectacle d'une grande révolution affectant les idées, le travail, les goûts, la mentalité, les mœurs, les plaisirs, les structures de la société. L'humanité, comme hier, cherche encore et toujours un équilibre introuvable et dont d'ailleurs elle ne voudrait plus si elle le découvrait quelque jour. Tout est vanité ! Ce qui s'avéra impossible jusqu'ici, la science ne serait-elle pas susceptible de le réussir ? Là est l'idée actuelle. L'Ecclésiaste, par l'Esprit, y a pensé et a orienté son expérience vers le savoir humain pour en sonder les ressources. Etait-ce là l'issue ? Le processus de la vanité de toutes choses allait-il se trouver en défaut devant la science ? Allait-on, par cette voie, échapper au cycle infernal des anéantissements et atteindre à quelque monde nouveau ? « J'ai appliqué mon cœur à connaître » (versets 16 à 18). L'Ecclésiaste s'est livré à l'étude ; il mit son intelligence à l'œuvre, et réfléchit en philosophe. Bien vite, il comprit que là encore, il n'y avait que poursuite du vent ! On n'ose pas, aujourd'hui, dire cela de notre science tellement idolâtrée ; et pourtant c'est vrai ; nous oserons le dire. Quoi, n'est-ce pas un vent des plus délétères que la profusion des idées qui s'entrechoquent et que diffusent l'enseignement et l'actualité ? Les doctrines les plus étranges, les moins justifiées,

les plus pernicieuses acquièrent leur célébrité dans la confusion générale, et sont promues au rang de science ! Dans ce désordre, ne dit-on pas que naîtront les impératifs de l'avenir ? Vanité des vanités ! Que n'a-t-on pas dit du rôle de l'instruction publique et de la culture populaire dans la promotion des peuples, dans l'évolution sociale vers l'affranchissement et le bonheur des masses. Or les faits actuels administrent la triste démonstration qu'avec le développement des écoles et des universités, ce qui est venu, ce n'est ni la liberté ni le bonheur, mais de nouveaux et durs asservissements. La terre s'est remplie de savants, d'ingénieurs, de professeurs, de techniciens, de psychologues, de lettrés, d'étudiants, et ce n'est pas une élévation qui en résulte, mais un enfoncement dans le matérialisme ; ce n'est pas la liberté qui s'étend, mais la domination ; ce n'est pas l'amour qui parle, mais la haine ; ce n'est pas la paix qui s'établit, mais la guerre. Le prophète Esaïe et l'apôtre Paul ont fait écho à l'Ecclésiaste en proclamant de la part de Dieu : « Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai l'intelligence des intelligents ».

Nous avons besoin du livre de l'Ecclésiaste ; son message désille nos yeux devant ce monde, et permet à notre foi d'en sonder le vide et l'impuissance. Sans doute, sans ce livre, notre foi eut-elle hésité à aller aussi loin, peut-être eut-elle ménagé quelques illusions ; mais avec ce livre, elle voit, en leur totalité, le dénuement de la terre et la vanité de toutes ses œuvres. Elle peut mesurer l'étendue et le côté irrémédiable du désastre causé par le péché. Tout comme le sol qui le porte, l'homme pécheur reste ce qu'il est : « ce qui est tordu ne peut être redressé » (verset. 15). Ce terme « tordu », employé par la version Darby, correspond au sens d'un mot hébreu employé plus de 200 fois dans l'A.T. pour caractériser l'un des aspects du péché. De plus, ce qui manque (verset 15 également) ne peut être compté, c'est-à-dire : tout ce qui, par suite des conséquences du péché, fait défaut à la terre et à l'homme, ne peut être retrouvé et « remis en compte » ou « remis à sa place ». Le monde conserve donc le fardeau de sa chute ; et il ne s'y trouve aucune puissance transformatrice ou régénératrice.

L'homme a été chassé du Paradis et du séjour tranquille, et le voici entré dans le séjour agité de la malédiction, où rien ne peut se construire pour durer. N'apportons surtout aucune restriction aux constatations de l'Ecclésiaste ; elles sont révélées et véritables. Ces constatations doivent nourrir notre foi, et nous préparer à toujours mieux comprendre pourquoi personne ne pouvait être sauvé « sous le soleil » sans que le Fils de Dieu, qui est d'en haut, ne descende « sous le soleil », apportant en ce monde une puissance régénératrice capable de transformer ce qui est tordu et de remettre au compte ce qui y manque.

L'Épître aux Hébreux fait aussi écho à l'Ecclésiaste en nous présentant le monde actuel comme celui des « choses ébranlées » qui ne peuvent durer qu'un temps. Ce monde devra faire place aux « choses inébranlables » qui seules subsistent. Sans un Sauveur, sans Christ, la terre reste ce qu'elle est, l'homme reste ce qu'il est ; mais par Lui, et Lui seul, tout change : l'homme de foi se voit libéré de cette prison qu'est le monde des vanités, avec lequel il allait périr et il est pris « du milieu du monde », pour être retiré du monde, cessant d'être solidaire de ce monde. Bien-aimés frères et sœurs, pesez toute la force des paroles du Seigneur disant de vous « ils ne sont pas du monde » (Jn 17/16), et prenez garde de ne pas vous laisser reprendre par le monde, car, il passe, et vous, vous resterez éternellement vivants, par le Seigneur Jésus et avec Lui. Que sa grâce soit avec vous.

SONNEZ DE LA TROMPETTE

Jérémie 6

Un grand péril menace Jérusalem ! Venant du nord, une invasion est imminente. Les bergers du verset 3 avec leurs troupeaux désignent les envahisseurs. Ils vont tout dévaster. L'Eternel a résolu de livrer Jérusalem, la ville sainte pour laquelle Il a pourtant préparé tant de bénédictions, cette ville qu'Il aime, mais en laquelle Il ne peut plus prendre Son plaisir, car le peuple a oublié la fidélité, la miséricorde et la vérité, sans lesquelles Jérusalem n'est rien. Par les vertus qui devaient fleurir en elle, cette ville était « la belle et la délicate » ; or Dieu doit là châtier ! Et c'est à son ennemi, l'ennemi du Nord, qu'Il la livre. Déjà, dans le camp de l'ennemi, l'on se prépare à l'attaque (versets 3 à 6) et le plan s'élabore : montera-t-on en plein midi ? ce serait l'heure favorable ; l'ennemi ne le peut car le jour baisse ; il faudra donc attaquer de nuit. Dans la pleine lumière, l'ennemi est toujours empêché d'attaquer. Quelle sûre leçon que celle-là ! Ne demeurons pas dans les ténèbres, mais marchons dans la lumière, et soyons des « enfants de lumière » (Jn 12/35-36 et 46) ; notre ennemi ne pourra pas nous atteindre puisque Jésus sera notre guide et que devant Lui les ennemis se dispersent et s'enfuient (Ps 68/2 à 4).

Mais Dieu avertit toujours Ses serviteurs les prophètes ont proclamé Ses avertissements. Or, ici, Dieu veut que la trompette retentisse à Tékoa, patrie du prophète Amos (Amos 1/1) située à quelques kilomètres de Jérusalem sur une colline, et qu'à Beth-Hakkérem, également proche de Jérusalem et élevée, on allume un signal. Outre que ces deux villes étaient certainement choisies à dessein pour que l'avertissement sonore et l'avertissement lumineux puissent être perçus de loin, l'appel du prophète à sonner de la trompette a aussi quelque chose de saisissant. « Sonnez de la trompette » se disait en hébreu « takéou » ; si bien que dans l'injonction de Jérémie, les deux mots « takéou » et « Tékoa » se succédaient, et leur consonance appelait vivement l'attention. D'autres prophètes ont utilisé également des consonances pour rendre plus frappant le message qu'ils avaient à délivrer. Constamment, Dieu avertit son peuple des dangers auxquels son infidélité l'expose ; or, comme nous le montrant notamment 2 Rois 17/13-14, Dieu n'est pas toujours écouté ; les cœurs s'endurcissent et la parole d'avertissement ne retentit pas comme un son de trompette qui donne l'alerte ; les oreilles n'entendent pas le son de la trompette et les yeux ne voient pas le signal lumineux. Quel grand besoin n'avons-nous pas, aujourd'hui, dans l'Eglise, de réfléchir à ces choses et de nous demander si nous entendons bien et voyons bien les avertissements de la Parole de Dieu qui nous enjoint d'être vigilants, car l'ennemi du Nord est proche. Satan, en ces derniers temps, nous est présenté comme un lion rugissant, prêt à dévorer (1 Pi 5/8). « Mettez-vous sur vos gardes » nous dit encore l'apôtre Pierre (1 Pi 3/17). Il est bien certain que des dangers nous environnent, et que nous ne trouverons discernement et fermeté que dans un recours constant à la grâce de Dieu ; encore est-il qu'il faut que nos oreilles et nos yeux restent sensibles aux avertissements de l'Esprit-Saint.

La « méchanceté » de Jérusalem jaillit comme une source, comme un puits artésien qu'il est impossible d'aveugler. Là se trouve caractérisée la puissance du péché. Du cœur, source d'iniquité, jaillit tout ce qui souille l'homme (Mat 15/19-20). Aussi importe-t-il que tout enfant de Dieu conserve un cœur pur. S'il s'abandonne peu à peu, son cœur produira à nouveau le mauvais fruit. Veillons sur notre cœur !

« Reçois instruction Jérusalem », insiste le verset 8, autrement Celui qui est ta gloire et ton salut s'éloignera de toi ! « Prenez garde à ce que vous entendez » a dit aussi le Seigneur Jésus. Écoutons attentivement et avec un esprit de piété la Parole de notre Dieu.

Le grand malheur en la circonstance où se trouve le prophète, c'est que la Parole de Dieu n'agit plus sur le peuple. La puissance du péché s'est tellement réintroduite en lui qu'il ne peut plus ni accorder attention à la Parole, ni la goûter, et que même, il la regarde comme un sujet de honte. Ce n'est pas du péché qu'ils ont honte, les membres de ce peuple, mais de la Parole de leur Dieu ! Quelle terrible situation ! Frères et sœurs, ne voyez vous pas là un mal dont l'Eglise n'est pas toujours exempte ? Lorsque la foi s'affaiblit, faute d'être nourrie, faute d'être mise à l'œuvre ; lorsque le péché réapparaît dans la vie de chaque jour, la Parole de Dieu n'a plus de prise sur les cœurs ; elle ne s'y introduit plus, elle lasse ; et même, on peut aller jusqu'à avoir honte de l'Evangile devant le monde. Voyons clairement ce danger, un danger de mort. Ne comptons pas sur nous-mêmes, mais luttons par la prière et l'humiliation. Quelle chose affreuse que d'avoir place dans l'Eglise et, ayant cessé d'être attentifs à la Parole de Dieu, de se replier sur soi, sur d'anciens préjugés, d'anciennes pensées, de fausses assurances. Nous ne pouvons maintenir notre foi, ou encore progresser (ce qu'il faudrait) qu'en acceptant de soutenir le combat de chaque jour, et en veillant sur nous-mêmes.

Le vent est pourtant à l'optimisme au sein du peuple de Dieu, et tout le monde se plaît dans l'illusion. Tout va bien, affirme-t-on (verset 14), et l'on ne veut penser à aucun danger ni à aucun malheur. Lorsque la Parole de Dieu n'est plus reçue au fond des cœurs, des illusions la remplacent. Dès que le contact est perdu avec l'Esprit, les réalités se voilent. Ce que l'on pense et ce que l'on croit n'est qu'erreur. Restons petits et humbles, attachés à la piété, afin que nous restions affectionnés aux choses de l'Esprit, sans perdre le contact des réalités.

Les anciens sentiers étaient la « bonne voie », mais le peuple refuse d'y replacer sa marche (versets 16 et 17). La foi a été transmise aux saints une fois pour toutes (Jude 3) : elle nous montre une voie sainte, une route que Christ a frayée, dans laquelle il n'y a point de bêtes sauvages ; elle est sûre. Ceux qui la suivront ne pourront s'égarer, dit le prophète (Es. 35/8-10). Qu'avec sagesse et persévérance nous soyons les « rachetés de l'Eternel » qui progressent dans cette voie avec chants de triomphe.

A cause du refus de Juda d'être à nouveau attentif à l'avertissement de son Dieu, Dieu fait venir sur lui le malheur. Et ce malheur est le « fruit de ses pensées ». Dieu veut notre bonheur. Christ a quitté visiblement cette terre non sans avoir donné à l'Eglise la paix et la joie, non sans de précieuses promesses de puissance donnée et d'autorité remise, non sans l'assurer de ses soins. Cependant la force de l'Eglise, la réussite de sa mission, sa paix seraient compromises par l'infidélité des cœurs. Il faut qu'abondent en elle les fruits de l'Esprit ; les pensées de la chair ne pouvant produire que de mauvais fruits.

Dans les versets 27 à 30, le peuple rebelle est comparé à un « argent méprisable » qu'on a essayé en vain de purifier. Le prophète Ezéchiel emploie la même image (Ez 22/17-22) : la maison d'Israël est devenue pour Dieu, comme des scories d'argent, c'est-à-dire les impuretés qu'on ne peut détacher de l'argent pour obtenir un argent pur. Jérémie proclame que tout a été tenté, selon l'art de la purification de

l'argent, pour détacher les scories, mais sans y parvenir. Le peuple est donc comme cet argent qui a résisté à toutes les tentatives de purification ; il est impurifiable, donc méprisable, et Dieu le rejette ! Quelle parole terrible. Est-il encore possible aujourd'hui que le peuple de Dieu ne puisse pas être débarrassé de ses scories ? Le Seigneur désire sanctifier ses enfants, en tout leur être, esprit, âme et corps ; le Seigneur le fera Lui-même (1 Th 5/23-24), mais le pourra-t-il ? Nous offrirons-nous avec foi et amour à Son action purificatrice ? L'Eglise devra bientôt paraître pure, irrépréhensible, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Désirons-le pour elle et pour chacun de ses membres d'un cœur ardent.

TES VÊTEMENTS NE SE SONT POINT USÉS

Deutéronome 29 / 1 à 9

Dieu avait traité alliance avec le peuple ; et Il a agi dans le cadre de cette alliance. Des choses étonnantes, puissantes et bonnes se sont réalisées en faveur du peuple de Dieu : de grandes épreuves, mais aussi de grands prodiges, des miracles, des victoires aisément remportées. Et, en particulier, il est arrivé une chose qui ne s'est jamais vue : « toi, peuple d'Israël que j'ai conduit pendant 40 années dans le désert, tes vêtements ne se sont point usés sur toi, et ton soulier ne s'est point usé à ton pied ». De plus, ajoute Moïse en un autre discours (Deut 8/4), « ton pied ne s'est point enflé pendant ces 40 années ». Bien des siècles plus tard, ces hauts faits de Dieu seront rappelés dans une ardente prière du peuple revenu de l'exil (Né 9/11). Il y eut donc là une intervention de Dieu qui pourvut à l'entretien de Son peuple, lui donnant notamment la manne, nourriture parfaite, tombant du ciel, faisant jaillir l'eau du rocher ; mais les soins du Seigneur à l'égard de Son peuple allèrent jusqu'à lui épargner la fatigue des pieds et l'usure de ses vêtements et de ses souliers ! Tout un peuple, c'est-à-dire, 603 550 hommes de 20 ans et au-dessus, en état de porter les armes (No 1/45-46), plus 22000 lévites (No 3/39), plus les femmes, les vieillards, les enfants et adolescents, tout un peuple avait, pendant 40 ans, été témoin de ce miracle prolongé et constant, consistant en la totale conservation de ses vêtements et de ses souliers, malgré le service qui leur était demandé ; consistant encore en un maintien du bon état des pieds, en dépit des longues marches qu'il fallait accomplir.

C'était bien là un ensemble de faits absolument contraires aux conséquences les plus constantes et les mieux connues des lois usuelles, notamment des lois du frottement. Sur cette terre où tout se détruit, où tout est vanité, on ne peut travailler, agir, se déplacer sans provoquer des usures. La matière frotte sur la matière et s'use en se désagrégant. Nous y sommes habitués, et cela ne nous étonne pas ; nous parons aux usures par le remplacement des choses usées. Eh bien, ces lois ordinaires, irrévocables comme toutes les lois physiques, furent suspendues pour le peuple d'Israël pendant 40 ans ! Rapprochons de ce miracle celui dont nous parle le livre de Daniel, au chapitre 3. Nous y voyons que Schadrac, Méschac et Abed-Nego, les trois compagnons de Daniel, sont liés avec tous leurs vêtements et jetés ainsi au milieu de la fournaise ardente ! Bien sûr, selon les lois de cette terre, il aurait fallu peu de temps pour que ces trois jeunes hommes, eux et leurs habits, soient dévorés par le feu. Or, il n'en a pas été ainsi. Là aussi les lois, dont personne sur la terre ne peut retenir les effets, se sont trouvées suspendues. C'est tellement extraordinaire, et même effrayant, que le roi Nebucadnetsar en est bouleversé. Les trois condamnés, auxquels une quatrième personne s'est jointe au milieu du feu, y marchent sans liens et sans ressentir le moindre mal. Et voici, qu'à l'ordre du roi, ils sortent du feu, absolument indemnes. Or, non seulement ils n'ont rien éprouvé de la part du feu, mais bien plus, leurs vêtements ne sont aucunement endommagés ; plus encore, ces vêtements n'ont pas retenu l'odeur du feu, l'odeur de brûlé ! Tout s'est passé comme si nos trois jeunes gens étaient allés se promener au grand air. Les lois naturelles sont soumises à Dieu qui les a établies, et Dieu les suspend quand Il veut, dans les circonstances où Sa justice, Sa miséricorde, et Sa sagesse l'exigent.

Que de merveilles dans l'entourage du Maître du Ciel et de la terre! Voulez-vous vivre dans l'entourage de Dieu ? Qu'y-a-t-il dans l'entourage de Dieu ? La vérité, la justice et la fidélité. Pour être dans l'entourage de Dieu, il faut être reçu dans une alliance que Dieu traite, et il faut rester dans les termes, les clauses de cette alliance. « Rien ne vous serait impossible » dit Jésus aux hommes de foi (Mat 17/20) qui gardent Ses paroles, et qui donc, demeurent dans l'alliance, dans l'entourage de Dieu.

Notre faute, notre faiblesse, c'est de ne pas croire avec assez de force. On peut toujours émettre des doutes, et il est encore des chrétiens qui en ont beaucoup dans le cœur. Ils les expriment avec subtilité quand ils le peuvent. On pourrait dire, par exemple, et des commentateurs l'ont dit, que les vêtements et les souliers du peuple d'Israël n'avaient pas tellement à s'user dans le désert, qu'au sortir de l'Egypte des stocks avaient été emportés, car la chose est dite en Exode 12/35, et que cette abondance de vêtements leur permit de ne pas porter d'habits usés, étant à même de les remplacer dès qu'il en était besoin. De telles allégations sont les hontes de l'incrédulité. La conservation en bon état des vêtements et des souliers du peuple fut un miracle. Comment les discuteurs expliqueraient-ils que les pieds des israélites ne s'enflèrent point ? La chose normale eût été la rapide usure des vêtements et des souliers, et la souffrance causée par l'irritation des pieds en proie à l'œdème. En veut-on une preuve? La Bible nous la donne. Rappelons-nous la comédie qu'imaginent les Gabaonites pour échapper au sort commun des peuples de Canaan lors de la conquête de ce pays par Josué. En habiles simulateurs, ils vont s'ingénier à démontrer à Josué et aux anciens d'Israël qui s'y laissent prendre, qu'ils viennent de très loin (Josué 9). Pour cela, ils mettent aux pieds des souliers usés et raccommodés, et endossent leurs plus vieux vêtements ; puis ils disent à Josué : « nos vêtements et nos souliers se sont usés par l'excessive longueur de la marche ». Telle était donc bien la chose normale, et c'est ce qui aurait dû se produire dans le désert. C'est ce qui ne s'est pas produit !

Plusieurs leçons, bonnes et réconfortantes pour la foi, sont à retirer de l'épisode du désert concernant les vêtements, les souliers et les pieds. Réaffirmons d'abord qu'à Dieu tout est possible. Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu (Luc 18/27). Nous ne pouvons sonder la Toute-puissance de Dieu ; elle n'a pas de limites. Il est le Créateur, et soutient toutes choses en existence. Mais s'Il suspend quelque loi naturelle, Il le fait pour faire place à une autre loi, à un autre plan, et toujours dans la poursuite des desseins éternels dont le mobile est l'amour. Dans le désert, ce peuple, qu'il prépare à l'accomplissement de Ses desseins de salut pour la terre, doit apprendre à vivre d'une façon nouvelle ; dans la dépendance de Dieu ! Dieu commence ; Il a aimé l'homme le premier, Il lui manifeste sa sollicitude, Il le comble de ses bienfaits. Pourquoi l'homme ne reste-t-il pas fidèle à ce Dieu qui ne lui donne que ce que lui est nécessaire pour son bien ?

Considérons d'un côté le néant dans lequel l'homme est tombé par son insoumission à la Parole de Dieu ; et, de l'autre, considérons la Toute-puissance de Dieu, Sa grandeur, Son amour et Sa fidélité ; et soyons confondus « A toi Seigneur est la justice, et à nous la confusion de face » (Da 9/7).

Si l'Eternel a voulu pourvoir à toute chose nécessaire en faveur d'un peuple parcourant une terre aride et sans ressources, et si, pour cela, Il a employé sa Toute-puissance, c'est bien que, dans un autre temps, lorsque la terre du péché aura passé, Dieu pourvoira à toute nécessité, à toute félicité, en dehors des lois qui

régissent le monde actuel ; et Sa fidélité ne rencontrera plus aucun obstacle du côté des hommes, car ceux-ci auront revêtu la perfection, et ils seront devenus inébranlables par l'œuvre de Jésus-Christ. Dieu donnera, Il comblera les hommes, laissera libre cours à Son amour pour eux, et Sa Toute-puissance ne sera jamais épuisée. Mais déjà, même au cours de notre pèlerinage sur cette terre où nous sommes nés selon la chair, et nés de Dieu par le pouvoir de Jésus, Le Seigneur veut nous combler de bienfaits, et nous permettre de marcher d'une manière surnaturelle, afin que nous Le servions avec efficacité. La marche du chrétien, disciple accompli de Jésus, est une marche surnaturelle ; autrement cette marche ne serait pas réalisable. La grâce de Dieu sur l'Eglise n'est-elle pas un miracle constant ; voyons-en l'expression dans le merveilleux psaume 23.

Nous pouvons encore prendre acte de ce que Dieu intervient dans les choses les plus diverses. Il peut fendre la mer pour permettre au peuple de la traverser, arrêter le soleil dans sa course, suspendre la terre sur le néant, et Il peut aussi, par une action aux effets bien plus limités, s'occuper des souliers et des vêtements du peuple que Sa main conduit. Le Grand Dieu qui a créé l'Univers aux dimensions incalculables, créé les étoiles, l'homme, les animaux, les plantes, tout siège d'une vie restée mystérieuse ; qui a fait la matière avec de l'invisible ; qui, descendant dans l'infiniment petit comme Il est allé dans l'infiniment grand, a créé les atomes, les particules encore bien plus petites dont les atomes sont formés ; qui, Il le Prouve ainsi, n'est limité par rien. Lui, le Grand Dieu, condescend à employer le miracle pour obvier à l'usure des vêtements de son peuple, à celle de ses souliers, et pour empêcher l'échauffement des pieds. Ce fut là un bienfait limité, mais combien nécessaire, et non moins merveilleux. Dieu fait des choses grandioses, fabuleuses, dont la moindre pourrait volatiliser la terre et ce qu'elle renferme ; mais Il tient en respect les puissances et les masses qui nous écraseraient, et de plus Il nous garde, nous protège. Il a compté tous les cheveux de notre tête (Mat 10/30), Il entend pourvoir à nos besoins les plus ordinaires, nourriture, vêtement (Mat 6/30-34). Que nous demande-t-il en contrepartie ? D'être Son peuple, de Lui donner toute notre confiance, d'être fidèle dans l'accomplissement de Ses commandements, de nous appuyer sur Lui, en Jésus-Christ. Ainsi, la sollicitude de Dieu, au service de laquelle se met Sa Toute-puissance, descend à tous les niveaux, et s'exerce selon une bonté qui confond.

Pourquoi Moïse rappelle-t-il au peuple d'Israël les bienfaits dont il a été l'objet de la part de l'Eternel ? Afin de maintenir la sensibilité des cœurs à la bonté de Dieu, afin de réveiller la confiance, l'obéissance et la soumission aux lois du Très-Haut. En effet, tout se tient, et l'obéissance devient chose facile quand le cœur se remplit d'amour. Les commandements de Dieu ne sont pas pénibles, observe l'apôtre Jean (1 Jn 5/3) ; et c'est l'amour qui en permet l'accomplissement facile. « Mon joug est doux et mon fardeau léger » déclare le Seigneur Jésus-Christ (Mat 11/30), à tous ceux qui répondent à cet appel : « Venez à moi ».

L'apôtre Paul affirme de son côté (Ep 3/20) que Dieu peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons, mais, au verset précédent, il nous invite à « connaître l'amour de Christ ». Ayons en nous l'amour de Dieu, croyons à la bonté et à la fidélité de Dieu, demeurons dans Son alliance, vivons, travaillons et combattons dans une totale dépendance du Seigneur.

COMBIEN DE CORBEILLES PLEINES DE MORCEAUX AVEZ-VOUS EMPORTÉES ?

Marc 8 / 11 à 21

Se garder du levain des pharisiens et du levain d'Hérode, telle était la recommandation de Jésus. Il s'agissait de l'enseignement (Mat 16/12) de ces classes d'hommes, enseignement hypocrite, c'est-à-dire affecté et non dans la pensée du vrai (Luc 12/1). Cependant, voilà une conversation bien curieuse : alors que les disciples errent en s'efforçant de comprendre ce que le Seigneur Jésus a voulu leur dire, discutent entre eux sur le sens de la parole du Maître et l'appliquent aux pains qu'ils ont oublié de prendre, voici que Jésus, à qui l'on ne peut rien cacher, se met à les reprendre avec sévérité pour n'avoir pas compris Sa parole. Cette incompréhension, que paraît-elle dénoter ? Un défaut d'intelligence spirituelle, donc, un endurcissement du cœur caractérisé par : des yeux qui ne voient pas et des oreilles qui n'entendent pas ; en outre, un oubli des précédents hauts faits du Seigneur, notamment des deux multiplications de pains miraculeuses. A vrai dire, les disciples n'avaient pas su méditer sur ces deux multiplications, et n'en avaient retiré aucun enseignement (Marc 6/52). Or, loin d'éclaircir le sens de Sa parole, le Seigneur va, au contraire, augmenter le mystère et, guider la pensée des disciples par le simple rapprochement de deux nombres ; cela fait, il questionnera : « ne comprenez-vous pas encore ? ». Revenant aux deux multiplications de pains, Jésus demande d'abord combien de corbeilles pleines de morceaux ont été emportées après la première multiplication. Sans aucune hésitation, les disciples répondent : douze. C'était là, en effet, un fait qui les avait frappés. Puis, Jésus pose la même question concernant la seconde multiplication. Avec la même assurance, les disciples répondent : sept. L'événement est tout récent ; et les faits eux-mêmes sont bien là dans leurs regards ; ils ont bien vu, d'une part ces douze corbeilles pleines de morceaux, d'autre part ces sept corbeilles également pleines, que l'on a emportées.

Manifestement, le Seigneur attire l'attention de ses disciples sur le rapprochement de ces deux nombres : 12 et 7, se rapportant à des faits simples et bien ancrés dans leur mémoire. Que pouvaient évoquer ces nombres et leur rapprochement dans l'esprit de ces hommes israélites ? En premier lieu 12. La chose qui s'imposait immédiatement à leur pensée était la structure du peuple d'Israël, composé de 12 tribus, parce que formé par la descendance des 12 patriarches, fils de Jacob. Ce nombre 12 revenait fréquemment dans l'histoire d'Israël, en raison de ce qu'il structurait le peuple. Parce qu'il y avait, selon la volonté de Dieu, 12 tribus, Moïse érige 12 pierres au moment où il recueille l'engagement du peuple (Ex 24/4) ; le pectoral du jugement porte 12 pierres précieuses ; Josué dresse 12 pierres au milieu du Jourdain, là où s'étaient arrêtés les pieds des sacrificateurs, et les 12 pierres enlevées du lit du fleuve sont dressées à Guilgal (Jos 4/9 et 20). Les disciples connaissaient cette grande cuve appelée « mer » destinée aux ablutions des sacrificateurs, supportée par 12 bœufs, puis les douze pains de proposition rangés en deux piles de six ; enfin, eux-mêmes, selon le choix de leur Seigneur, ils étaient douze.

Quant au nombre 7, lui aussi il évoquait bien des choses se rapportant à la volonté de Dieu pour le peuple. C'était d'abord la division du temps en périodes de 7 jours

(le 7^{ème} étant le sabbat hebdomadaire), la 7^{ème} année (année sabbatique), les 7 semaines de moissons qui séparaient la Pâque de Pentecôte, les 7 jours de la Pâque, les 7 jours de la fête des tabernacles (laquelle tombait le 7^{ème} mois), les 7 aspersions de sang consécutives dans les sacrifices d'expiation, les 7 agneaux sacrifiés chaque jour pendant la Pâque. C'était encore, la pierre aux 7 yeux dont parle le prophète Zacharie (Za 3/9), prophétie encore recouverte de mystère pour les disciples ; puis le chandelier aux sept lampes avec lequel, par contre, les disciples étaient familiarisés. Enfin, venait à l'esprit de ceux-ci le mot « shéba » qui signifie à la fois « sept » et « alliance ».

Le nombre 12 apparaît donc comme la marque apposée par Dieu sur le peuple d'Israël. Puisque voulu par Dieu, ce nombre prend le caractère d'une plénitude ; il signifie : cela est bon, cela est pleinement satisfaisant ; ou encore : ainsi fait Dieu, ainsi fallait-il faire. Rien n'est à reprendre à l'œuvre de Dieu, tout ce qu'Il fait correspond à la perfection. Les dispositions que Dieu prend pour se donner un peuple, pour le placer sous la garde d'une loi, la loi de Moïse, préparent la bénédiction qui s'étendra à toute la terre, telle qu'elle a été promise à Abraham. Cette phase préparatoire, qui va d'Abraham à la naissance de l'Eglise, et contient toute l'histoire du peuple d'Israël telle que la Bible la relate, peut être appelée le temps des « choses terrestres », selon la distinction faite par le Seigneur Jésus entre « choses terrestres » et « choses célestes » (Jn 3/12). L'ensemble des choses terrestres porte la marque 12 ; le peuple d'Israël et l'ancienne alliance.

Par contre, le nombre 7 est une marque apposée sur ce qui vient de Dieu, ce qui vient d'en-haut, et sur le Messie Lui-même (la pierre aux sept yeux ; l'agneau aux sept cornes et aux sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre (Zac 3/9 et Apo 5/6). Tout ce que Dieu apporte dans l'alliance traitée par Moïse avec Israël porte le nombre 7 : le sabbat, les sacrifices, images des choses célestes, notamment de la victime expiatoire venant d'en-haut, la purification et le pardon. Ce que Dieu prend sur la terre et à l'homme porte le nombre 12 ; ce que Dieu donne, même comme ombres et images des choses célestes, porte le nombre 7. Avec le nombre 12, c'est une plénitude terrestre ; avec le nombre 7 une plénitude céleste. Le nombre 12 est attaché aux choses de l'ancienne alliance (alliance aux ordonnances charnelles imposées seulement jusqu'à une époque de réformation - Hébr. 9/10) ; le nombre 7 étant attaché aux choses de l'alliance nouvelle, alliance apportant un « ministère de l'esprit, ou ministère de la justice » (2 Cor 3/4 à 11). En cette alliance tout est apporté d'en-haut ; seule la foi est demandée. Le Médiateur et la Sainte Victime viennent d'en-haut, le pardon des péchés, la grâce, la paix, la joie, le Royaume, le Saint-Esprit viennent d'en-haut. La plénitude de cette nouvelle alliance, annoncée par le prophète Jérémie (Jé 31/ 31-34) a pour indicatif le nombre 7 : les 7 églises, les 7 étoiles, les 7 esprits de Dieu. Il ne s'agit plus des images des choses à venir, mais des choses réelles, des choses célestes (Hébr 9/23).

Dans son enseignement, Jésus a beaucoup appuyé sur le passage de l'ancienne alliance à la nouvelle alliance dont Il est le Médiateur, et c'est ce qu'Il voulait que comprennent ses disciples derrière ces nombres 12 et 7. Le nombre 12 vient en premier ; il caractérise l'ancienne alliance donnée aux 12 tribus, indispensable pour préparer la venue des « choses célestes » ; le nombre 7 vient ensuite avec le Messie, pierre aux sept yeux, apportant le pardon des péchés, la grâce et la vérité, et ouvrant le Royaume de Dieu. Une chose importait : c'était de savoir passer du 12 au 7, de reconnaître que le temps était venu de passer de l'ancienne à la nouvelle

alliance, et de ne pas manquer ce passage comme étaient en train de le faire les pharisiens. Combien de corbeilles pleines avez-vous emportées ? La première fois : douze ; la seconde fois : sept !

Mais pourquoi Jésus se sert-il des multiplications de pains pour accentuer l'enseignement du passage du 12 au 7, de l'ancienne à la nouvelle alliance ? Jésus se servait toujours d'images de langage pour enseigner, soit qu'il mette à profit les circonstances du moment, soit qu'il compose lui-même l'image en tant que parabole. A la fin de Son ministère, Il parlera ouvertement, hors de toute parabole (Jn 16/29). En l'occurrence, les disciples étaient préoccupés de pains ; ils avaient oublié de s'en munir. Question banale. C'est alors que Jésus leur dit : « gardez-vous avec soin du levain des pharisiens et du levain d'Hérode ». Ne comprenant pas cette parole, les disciples font tant bien que mal une assimilation entre l'idée de pains oubliés et celle de levain, et ramènent ainsi la recommandation du Seigneur au regret de leur oubli. Il arrive quelquefois que nous fassions retomber dans le champ de nos petites préoccupations terrestres tel ou tel enseignement de la Parole de Dieu dont la haute portée se trouve ainsi voilée. Pour se faire comprendre, tout en restant dans l'image, Jésus va se saisir des multiplications de pains miraculeuses réalisées à la vue de ses disciples. Quel rapport y-a-t-il entre le passage d'une alliance à l'autre et ces deux éclatants miracles ? Il y a que toute l'œuvre de Dieu emprunte les voies de la multiplication. Pour ne remonter qu'à l'origine du peuple d'Israël, rappelons ce que l'Eternel dit à Abraham : « Je te multiplierai à l'infini. Je te bénirai, et Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer. Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité. » (Gen 17/2 - 22/17 et 18). C'est ce que Dieu fit et fait encore. D'une part, Il a multiplié Abraham en sa descendance par la chair pour former le peuple d'Israël ; c'est la première multiplication (voir : Es 51/1 et 2). Sur le fruit de cette première multiplication, porte le nombre 12, qui structure la descendance d'Abraham par Jacob. D'autre part, Dieu a multiplié Christ en une « postérité » annoncée par Esaïe (voir : Jn 12/24 et Es 53/10) ; c'est la seconde multiplication, celle que structure le nombre 7, car cette multiplication a pour point de départ la pierre aux sept yeux et se développe dans la perspective des sept chandeliers aux sept lampes, qui sont les sept églises. Le nombre 12 qui est aussi celui des apôtres sert en cela de passage entre l'ancienne alliance d'où proviennent les apôtres, appelés à juger les 12 tribus d'Israël, et d'où provient la première formation de l'Eglise.

Ainsi, l'œuvre de salut de Dieu s'insinue sur la terre du péché en deux phases, correspondant à deux alliances, comme à deux multiplications : la première de celle-ci est une multiplication dans la chair (descendance d'Abraham) ; la seconde est une multiplication par élection. Cette seconde multiplication « l'Eglise corps de Christ » est bien située dans les passages suivants : Ro 4/13 à 18 ; 9/6 à 8 ; Gal 3/6 à 11 ; 4/21 à 28.

Ne comprenez-vous pas ? questionne Jésus, après avoir remémoré le nombre de corbeilles pleines de morceaux après chacune des deux multiplications. Ne comprenez-vous pas que deux multiplications se font suite et que les marques particulières de l'une et de l'autre sont respectivement les nombres 12 et 7. Ne comprenez-vous pas que c'est maintenant le temps de la seconde multiplication, et que l'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Ne comprenez-vous pas que, par leur enseignement sans vérité, les pharisiens et les

hérodiens vous retiendraient hors de la nouvelle alliance ; ils vous empêcheraient, les uns et les autres pour des raisons différentes, de vous laisser aller à la foi et au Royaume ; car eux, ils n'entrent pas dans le Royaume et empêchent d'y entrer ceux sur lesquels ils prennent autorité. Ainsi, « gardez-vous avec soin du levain des pharisiens et d'Hérode ». Quels étaient donc les enseignements des pharisiens et d'Hérode. Les premiers s'attachaient, en savants théologiens, à la lettre des Ecritures augmentée des prescriptions traditionnelles, et, devenus incapables de discerner les choses à venir par l'Esprit, ils ne pouvaient reconnaître en Jésus le Fils de Dieu, ni comprendre l'approche du Royaume. Leur piété était formaliste et les poussait à rechercher les apparences. Ils s'opposaient donc à Jésus et à la venue de l'alliance nouvelle. Ancrés au 12, ils ne reconnaissaient pas le 7. Quant aux hérodiens, ils étaient ces juifs décidés à composer avec le temps présent, avec le monde, avec l'autorité de Rome. Comment auraient-ils pu discerner la venue du Royaume en la personne de Jésus !

Si les apôtres de Jésus-Christ avaient à se garder avec soin des deux tendances auxquelles les noms de deux castes de leur époque sont donnés, croyons bien (l'Evangile étant destiné à toutes les générations) que nous aussi, aujourd'hui, nous avons à nous garder de deux courants qui nous détourneraient de la vérité et du Royaume : d'une part, le légalisme et le formalisme, liés l'un à l'autre ; d'autre part le monde avec ses appâts, sa philosophie et ses tromperies. Gardons-nous donc, selon l'impérieux conseil du Seigneur, du légalisme, cet attachement étroit à la lettre des textes bibliques qui aboutit à des interprétations erronées, et dont on ne retire que préceptes sur préceptes, règles sur règles, alors que le cœur se ferme à l'amour, ainsi qu'à la compréhension des vérités révélées. Gardons-nous de ce levain, et n'oublions jamais que si l'ancien Testament est pour nous une source d'enseignements riches et puissants, il nous apprend la justice, la sainteté de Dieu, mais n'est pas un code de dispositions à appliquer comme elles l'étaient sous l'ancienne alliance, sous la loi. Nous ne sommes plus sous la loi ; autrement, il nous faudrait user des sanctions de la loi, et, par exemple, de la lapidation. Nous sommes dans le temps de la grâce : « tout est permis, mais tout n'est pas utile, tout est permis, mais tout n'édifie pas ; tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit » (1 Cor 10/23 et 6/12). Pour comprendre l'Evangile, c'est à l'Esprit de Dieu que je demanderai enseignement à l'Onction qui enseigne.

Gardons-nous avec autant de soin des propositions de ce monde. Ce dernier a beaucoup de choses et de solutions à nous proposer, surtout aux jeunes. Avec les prétendues lumières de la science, le monde se propose de nous expliquer la Bible et la manière d'être chrétien en ce 20^{ème} siècle. Méfions-nous de cela, car, avec sa science, le monde est plongé dans de profondes ténèbres, et s'efforce de reprendre ceux qui sont devenus les disciples de Jésus-Christ. Persévérons avec simplicité dans l'enseignement de Christ et apôtres, et Christ nous éclairera.

HEUREUX CEUX QUI ECOUTENT

Luc 11/27-28

Qu'il est humain le cri de cette femme! « Heureux le sein qui t'a porté, heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! ». Ce cri est humain, car il est le réflexe de la sensibilité humaine chez toute personne en qui la Parole de Dieu n'a pas encore fait son œuvre de transformation. Que se passait-il ? Le Seigneur venait de parler et même d'agir. Il venait de chasser un démon et, ainsi, de délivrer un muet, ce qui avait provoqué l'admiration de la foule (11/14). Ensuite, répondant à ceux qui ne désarmaient pas dans leur refus de reconnaître en Lui le Fils de Dieu, il leur montre que leur incrédulité va jusqu'à troubler leur bon sens, car en attribuant le miracle qu'ils ont vu à Bézélzéboul, ils en arrivent à admettre que le prince des démons travaille contre lui-même. En outre, ils ne voient pas venir vers eux le Royaume de Dieu. Puis, le Seigneur poursuit Son enseignement, qu'écoute la foule saisie et charmée. Cette parole, empreinte d'autorité et de puissance, surpassant tellement les discours les plus érudits des scribes (Marc 1/22) fait pénétrer dans les cœurs une joie nouvelle et ardente. Parmi les auditeurs, beaucoup ressentent de fortes émotions ; leur être intérieur en est remué. Ils n'ont jamais entendu des paroles d'une telle puissance ; et c'est alors que, dans cette foule captivée, une femme qui ne peut contenir son admiration s'écrie, dans un transport de joie : « heureux le sein qui t'a porté, heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! ». Nous la comprenons bien cette femme : elle témoigne ainsi de toute l'humanité sensible, mais étrangère, par nature, aux directions de l'Esprit de Dieu. Tout homme est plus ou moins émotif et plus ou moins porté à des élans ; il cède plus ou moins à ses émotions et aux sentiments qu'il ressent ; mais tous les hommes sont émotifs et sentimentaux. La femme de notre récit l'était beaucoup, et l'apôtre Pierre également. Cet apôtre manifestait une grande spontanéité provenant des enthousiasmes auxquels il était sujet, en marge des authentiques révélations de l'Esprit qu'il pouvait aussi recevoir. Lorsque ses sentiments le gagnaient, Pierre, comme tout autre que lui l'aurait fait, s'engageait dans de fausses directions, ou encore s'engageait à la légère. Par exemple, nous le voyons contredire Jésus annonçant ses souffrances et sa mort (Mat 16/21 à 23). Il est sensible, il ne peut pas supporter l'idée de ces souffrances et de cette mort. Pour lui, c'est une simple appréhension dont il faut dissuader le Maître ; et puis, il aime ce Maître, à la manière de tous les hommes. Il ne pense qu'à Le garder, qu'à garder l'heure présente, si douce à son cœur. Or, voilà qu'en de tels sentiments, si appréciés et tellement pratiqués au milieu des hommes, il se fait l'auxiliaire du diable.

En d'autres circonstances, Pierre, voyant le Seigneur marcher sur les eaux, lui demandera : « ordonne que j'aïlle vers toi sur les eaux », et il s'entendra répondre : « viens ! » (Mat 14/28-29), mais il ne connaît pas encore cette foi ferme qui seule permet de marcher comme le Seigneur et de le suivre là où il va. C'est encore Pierre qui prendra le solennel engagement : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierais pas ». Et tous les disciples de dire la même chose. Il y a des impulsions dans l'homme, des enthousiasmes, des élans, de « bons mouvements » comme on dit ; et, généralement, on tient toute cette sensibilité pour une bonne chose. Comme on se trompe ! Il faut savoir et ne jamais oublier que l'homme porte en lui cette déformation contractée en la personne du premier Adam, au moment de la chute. Le péché est, tant une révolte, un but manqué, qu'une déformation contractée. L'homme, et toute l'humanité, a cessé d'être conforme au plan créateur

lors de la chute. Cette faculté de vivre sous la seule direction de la sagesse de Dieu s'est brisée en l'homme, quand celui-ci fit un choix tragique, voulant prendre indûment ce qui lui était interdit, s'appropriant la connaissance du bien et du mal. Depuis, l'homme est mû par les impulsions de la chair ; ses pensées ont leur source en lui-même, en sa chair, et non plus en l'Esprit. Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, pour bien comprendre le message biblique. Il faut donc que l'homme naisse de nouveau, reçoive une capacité dont il est naturellement dépourvu, celle de comprendre les pensées de Dieu et de confier désormais sa vie au gouvernement de ces pensées ; c'est l'indispensable régénération opérée par l'esprit de Dieu dans le cœur de l'homme de foi. En dehors de cette régénération, l'homme reste dépendant de son émotivité, et des « pensées de son cœur ». Tel est le cas de la femme de notre récit : « heureux le sein qui t'a porté, heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! ». Certes, la Parole du Seigneur a fait passer en son âme le souffle divin, apportant avec lui une forte bouffée de joie surnaturelle. Elle éprouve des sentiments nouveaux, et sans doute, connaîtra-t-elle bientôt la sanctification de l'Esprit, qui purifiera ses pensées ; mais elle n'en est encore qu'à l'aurore du jour de son renouvellement ; elle manifeste donc encore les sentiments de l'homme naturel. Elle prononce une béatitude qui se ressent du souffle de l'Esprit, dont cependant le contenu provient de l'humain. Même avec une réelle sensibilité aux actions de l'Esprit de Dieu, on peut encore demeurer dans la dépendance de la chair (c'est-à-dire des pensées de l'homme naturel) si l'on ne s'est pas pleinement donné au Seigneur, ou bien, si l'on ne vit pas une vie nouvelle, vie de crucifixion, et, par conséquent, vie de communion.

Malgré toute sa sincérité et l'élan de son cœur vers ce Maître qui a la puissance de Dieu, cette femme prononce une béatitude¹ qui exprime la terre et non le ciel, qui exprime le fond de l'homme, et non la pensée de l'Esprit, une béatitude qui n'ôte point à l'homme son état de perdition, et non la béatitude qui sauve. C'est avec de telles béatitudes que l'homme se laisse charmer et séduire, se liant plus fortement à la perdition que jamais. L'ennemi de nos âmes s'est ingénié à en répandre, à en susciter de ces béatitudes sans vérité et sans vie ; n'a-t-il pas dérouter le christianisme de sa voie par le charme trompeur des béatitudes sentimentales ; et le sein qui a porté Jésus en son humanité n'a-t-il pas été l'objet d'une des plus tragiques déviations auxquelles les siècles passés se soient laissés prendre ? Il est fatal que l'homme, s'il demeure sous l'empire de sa propre nature, ne conçoive que des béatitudes en lesquelles il se retrouve lui-même, et qui glorifient la chair. C'est ainsi seulement qu'il voit son bonheur ; il en cherche les voies sur la terre, en sa propre existence, en ses propres ressources ; il voit pointer en lui le génie et l'espoir d'une force dont il compte retirer le bonheur ; ce bonheur qui toujours le fuit. Tant qu'il ne le connaît pas par l'Esprit, il ne peut pas célébrer Dieu et s'attendre à Dieu ; alors, il célèbre la créature, et, de la masse humaine à l'œuvre, il attend la réalisation de ses espérances, même les plus illusoirs.

Jésus réplique ! A cette béatitude sans vérité et sans force, Il oppose une autre béatitude, et quelle béatitude : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent ! ». La voici la béatitude qui sauve ; celle que prononce l'Esprit de Dieu, celle qui ne ménagera rien des pensées de l'homme, ou de son

¹ *NDLR. béatitude, du latin BEATUS : heureux. En philosophie, la béatitude est un contentement intérieur que l'homme ne doit qu'à lui-même.*

émotivité naturelle, ou de ses préférences, rien de la chair. Quel est l'objet nouveau de cette béatitude ? La Parole de Dieu, laquelle ne se trouve ni sur la terre, ni en l'homme, ni en aucun document, ni en aucune science, mais cette Parole que Dieu prononce, dont Il donne la révélation, qu'Il fait exprimer et écrire par des hommes sous le puissant souffle de Son Esprit ; c'est cette Parole-là que Jésus dit d'écouter et de garder. Pas une autre, pas un mélange, mais l'authentique Parole de Dieu ; c'est elle qui véhicule la pensée du Créateur, en même temps que la vie. C'est à cette Parole que Dieu a donné le pouvoir de briser les illusions et le mensonge, et de détruire la mort, en détruisant l'aiguillon de la mort, le péché ; et c'est pourquoi, la Parole a été faite chair ; c'est pourquoi Elle est là devant cette femme pour la guider dans une voie nouvelle, dans une pensée nouvelle.

Et que dit-elle la Parole de Dieu ? C'est bien de bonheur qu'elle nous instruit. Elle proclame la béatitude de la vie éternelle ; et, en effet, ceux qui écoutent son message et le gardent, pour y trouver les fondements de la vie nouvelle, et pour se laisser transformer à l'image qu'elle reflète, ceux-là s'engagent dans l'éternité de Dieu. Que dit-elle ? Que tous ceux qui s'offrent à Dieu comme les pauvres en esprit, comme les débonnaires, comme les affamés de justice, les miséricordieux, les sanctifiés, possèdent le bonheur ; ce bonheur qui est unique comme unique aussi est la vérité, ce bonheur qui est lié à la vie véritable et impérissable. Voilà la béatitude de l'Esprit, celle que prononce la Parole de Dieu, celle qui a la puissance de rendre heureux. Toute autre béatitude, notamment, celle qui sort de la bouche de la femme de notre récit, ne possède aucune force, et ne consiste qu'en des mots vides. Du cœur de l'homme naturel, et du mouvement de ses émotions, ne peuvent sortir que des phrases sans vie, incapables de tout changement aux souffrances de ce temps et à l'implacable action de la mort. Selon l'expression du prophète Esaïe (30/7) c'est « du bruit qui n'aboutit à rien ».

Ne blâmons pas la femme du récit ; nous l'aurions peut-être retrouvée quelque temps plus tard rendue capable de clamer bien haut : « heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ! » ; et nous aurions reconnu en elle la sainte et puissante émotion de l'Esprit. Bien-aimés frères et sœurs, nous appartenons à Dieu, ayant été élus par la sanctification de l'Esprit, pour ne plus rien concevoir en nous-mêmes qui ne soit le produit de la vérité. Nos émotions passées doivent avoir disparu dans le dépouillement de la chair. Comme Jésus Lui-même, nous ne devrions ressentir que des émotions venues de l'esprit. Il arriva que Jésus tressaillit de joie par le Saint-Esprit (Luc 10/21) et quelles paroles prononça-t-Il alors ? Des paroles inspirées. Il lui arriva aussi de pleurer, et même de se lamenter à haute voix (traduction du grec : *klauein*) devant Jérusalem (Luc 19/41), toujours sous l'effet d'une émotion d'origine strictement spirituelle.

Tenons-nous dans la méfiance d'un retour de notre sentimentalité naturelle, et des actions ou paroles précipitées, provoquées par les élans émotifs d'une nature qui s'efforce de réapparaître ; ce n'est pas ainsi que nous ferons la volonté de Dieu ; au contraire, la sentimentalité innée risquerait de nous livrer aux impulsions de la chair.

LE CHANGEMENT DE SOUVERAIN-SACRIFICATEUR ET DE LOI

Héb. 7/11-28

La question que traite ce passage de l'épître aux Hébreux est celle des causes du changement de souverain-sacrificateur et du changement de loi. Dans la substitution de la nouvelle alliance à l'ancienne, prend place un fait capital, qui est celui du changement de souverain-sacrificateur.

C'est le plus souvent avec étonnement que les lecteurs de l'épître aux hébreux lisent les appréciations que celle-ci porte sur l'ancienne alliance et sur le sacerdoce lévitique, car elle les voit comme n'étant pas « sans défaut », comme ne pouvant rien amener à la perfection, pour une raison d'impuissance et d'inutilité. Pourtant, se dit-on, c'est bien le Seigneur Dieu qui a institué cette alliance et le sacerdoce qui lui était propre ; or, Dieu peut-il faire des choses imparfaites et impuissantes ? Bien des questions comme celle-ci nous montrent que la raison de l'homme ne peut rien élucider des pensées de Dieu ; et c'est alors seulement de l'Esprit de Dieu qu'il convient d'attendre la lumière : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies », dit l'Eternel (Es 55/8). Laissons-nous introduire par le Saint Esprit dans la compréhension des voies de Dieu. L'ancienne alliance était celle de la loi formulée (gravée avec des lettres sur des pierres - 2 Cor 3/7). A cette loi, comparable aux lois qui régissent la vie sociale, Dieu demandait obéissance : « l'homme qui mettra ces choses en pratique vivra par elles » (Ro 10/5). Malheureusement, l'homme porte en lui, depuis la chute, un mal profond et inguérissable appelé « le péché » qui ne lui laisse pas la faculté d'obéir à la loi de Dieu avec constance. Pourtant, sans cette obéissance, la justice de Dieu est foulée aux pieds, et sans la justice, c'est l'état de mort et non l'état de vie. La vie exige la justice, laquelle exige l'observation parfaite de la loi de Dieu : « La justice conduit à la vie, mais celui qui poursuit le mal trouve la mort » (Pr 11/19). Précisément, l'homme, tout homme puisse aucun n'est exempt du péché, poursuit le mal, c'est-à-dire ce qui est contraire à la volonté de Dieu exprimée. La loi exprimait cette volonté en Israël. Voilà pourquoi la loi formulée n'a rien amené à la perfection, comme le note l'Epître aux Hébreux (7/19) : l'homme, en présence de cette loi se montre incapable de l'observer ; si bien que ce qui est bon devient pour l'homme naturel une cause de mort, et une évidence d'état de mort : lire Romains 7/7 à 13. L'on doit même reconnaître que la loi formulée excite l'homme au péché, c'est-à-dire à la transgression ; car ce mal intérieur qu'est le péché possède une force qui pousse l'homme à la désobéissance : « j'ai la volonté mais non le pouvoir de faire le bien » (Ro 7/18). Cette force intérieure, que l'apôtre Paul appelle la « loi du péché », regimbe contre la volonté de Dieu exprimée par la loi. On le constate chez le tout jeune enfant déjà, et ce que vous lui recommandez de ne pas faire, c'est précisément ce qu'avec malice il s'ingéniera à faire.

Mais, puisque la loi ne peut rien amener à la perfection, que le régime de la loi est impuissant à sauver les hommes, pourquoi l'Eternel a-t-il placé le peuple d'Israël sous ce régime pendant plusieurs siècles? Le Nouveau Testament en donne les motifs découlant des desseins de Dieu. Après la promesse faite à Abraham, il eût été impossible d'en arriver immédiatement à l'accomplissement de cette promesse par la venue de Celui qui allait être la victime expiatoire de Dieu, et par Qui allait

venir la grâce et la vérité. Une dispensation intermédiaire était indispensable pour préparer le temps de la grâce et l'accomplissement de l'expiation, suivi aussitôt de la prédication du salut à toutes les nations. Compte tenu de l'état de la société humaine au temps d'Abraham, comme au temps de Moïse, comme encore au temps de David, la terre n'était pas prête à recevoir son Sauveur, ni à entendre l'Évangile. Un temps de préparation était indispensable, et un « peuple de Dieu » était nécessaire. Le salut allait venir par ce peuple (le salut vient des juifs, a dit Jésus), mais il importait de former ce peuple, d'y cultiver l'esprit. La loi de Moïse se présentait comme une barrière élevée entre le peuple de Dieu et les nations des Gentils, barrière devant empêcher l'idolâtrie et le flot des corruptions de gagner Israël. Elle était une digue contre les flots impétueux du mal. Avant le régime de la grâce et de la foi, celui de la loi enfermait le peuple de Dieu sous une garde (Gal 3/23).

En effet, à côté des commandements de la loi, prenaient place des sacrifices d'expiation et des dispositions obligeant les enfants d'Israël à s'humilier et à obtenir leur purification. De plus, les pratiques prescrites par la loi de Moïse préfiguraient les réalités à venir ; elles en étaient les ombres, ou les images. Le régime de la loi de Moïse, venant d'une alliance traitée par l'Éternel avec le peuple d'Israël en tant que nation, devait durer jusqu'à un « temps de réformation », jusqu'à ce qu'une nouvelle alliance apporte un autre régime, celui de la grâce. Le prophète Jérémie avait annoncé cette nouvelle alliance (Jé 31/31 à 34), aux termes de laquelle, au lieu d'être formulée et écrite « sur des tables de pierre », la loi serait écrite au-dedans des cœurs ; elle serait introduite dans l'esprit. Le pardon absolu des iniquités serait en même temps accordé, et la « connaissance de l'Éternel » serait pour tous ; cette connaissance étant une vie de communion. De la sorte, la loi de Dieu ne serait plus restreinte à des mots, mais deviendrait parfaite et totale dans les cœurs ; elle n'agirait plus du dehors de l'homme pour lui montrer la souillure de son cœur et son état de perdition, mais elle serait transportée à l'intérieur de l'homme pour le vivifier. Ce que la loi formulée et écrite sur des tables de pierre et sur des rouleaux ne pouvait faire (affranchir l'homme de son péché et le justifier), la grâce allait le faire sur la base d'un nouveau sacerdoce.

Le changement d'alliance apparaît donc comme le déroulement nécessaire de phases successives des desseins de Dieu, l'une de préparation, l'autre d'accomplissement. La loi ne pouvant rien amener à la perfection, il faut bien qu'il y ait « introduction d'une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu ». Cette alliance nouvelle avec son nouveau sacerdoce était non seulement annoncée par proclamation de prophète, mais aussi par serment de l'Éternel : « Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédek » (Héb 7/17).

Or, nous montrent les versets 11 à 13 (Héb 7), comme la loi de Moïse et le sacerdoce lévitique sont dépendants l'un de l'autre (la loi repose sur le sacerdoce), si le sacerdoce change, il faut nécessairement que la loi change. Et il s'agit bien ici de la loi morale, de toute la loi. Nous allons voir qu'avec la venue de Jésus-Christ le sacerdoce change. En conséquence, la loi de Moïse, en toutes ses dispositions, doit aussi changer ; car elle n'a plus son fondement qui est le sacerdoce lévitique. Pourquoi a-t-on si longuement hésité ou discuté à propos de certains commandements de la loi de Moïse dont on prétendait perpétuer l'application littérale, tel le sabbat ? Le verset 12 est pourtant explicite, et correspond de façon claire à la démonstration que fait l'Épître aux Hébreux du changement de

sacerdoce. Le sacerdoce étant changé, nécessairement aussi il y a un changement de loi.

Le nouveau Souverain sacrificateur est tout différent des souverains sacrificateurs qui exerçaient sous l'empire de la loi de Moïse. Les différences sont considérables et doivent être bien examinées :

1° Le Nouveau Souverain sacrificateur sort de la tribu de Juda, et non de la lignée des fils d'Aaron ; la cause en étant que Jésus doit revêtir à la fois les fonctions de Souverain sacrificateur et les fonctions royales : « Il s'assiera et dominera sur son trône, Il sera sacrificateur sur son trône, et une parfaite union régnera entre l'un et l'autre » (Zac 6/13) ;

2° Il demeure éternellement, ayant vaincu la mort : « j'étais mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles » (Apo 1/18) ; donc son sacerdoce n'est pas transmissible ; Il l'occupe sans qu'il soit nécessaire de le remplacer comme c'était indispensable sous le régime du sacerdoce lévitique ;

3° Il est sans tache, saint, innocent, plus élevé que les cieux, et Il n'a donc pas besoin d'expiations répétées pour Lui-même, comme les précédents souverains sacrificateurs, et l'expiation qu'Il fait pour les hommes peut n'avoir lieu qu'une seule fois ; elle n'est pas à recommencer ;

4° Le Nouveau Souverain sacrificateur est institué « selon la puissance, d'une vie impérissable » (et non d'après le commandement d'une ordonnance charnelle). La loi, nous l'avons vu, révèle le péché, mais elle n'apporte pas la puissance de la délivrance du péché et de la justification (Ro 6/14), mais le Nouveau Souverain sacrificateur possède la puissance de la vie éternelle : « Je suis la résurrection et la vie » (Jn 11/25). Par cette puissance, Il peut présenter des hommes à Son Père devenus parfaits et parfaitement justifiés, Il peut éteindre la colère que suscite le péché, Il peut communiquer l'immortalité : « Jésus-Christ a détruit la mort et mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Evangile » (2 Tim 1/10).

Ainsi, la loi et le sacerdoce lévitique étaient sans force, et s'ils assuraient la garde du peuple pour permettre la venue de Christ, ils ne pouvaient rien changer à l'état de perdition des hommes; au point que l'apôtre Paul considère l'ancienne alliance comme répondant à un « ministère de mort », ou « ministère de la condamnation » (2 Cor 3/7 à 9). La compréhension de ces enseignements revêt la plus grande utilité pour les chrétiens, qui, d'une part, doivent être armés devant les doctrines de retour à la loi ou aux œuvres de la loi, pour résister à une déviation de la pensée et ne pas déchoir de la grâce ; qui, d'autre part, sont dans la nécessité de s'appuyer sur le sacerdoce nouveau, celui de Christ, auquel est attachée la puissance de résurrection et de vie.

LA DOUBLE CONNAISSANCE

Colossiens 1/9 à 14

L'apôtre Paul peut affirmer selon la vérité qu'il ne cesse de prier Dieu pour les Colossiens, ces chrétiens qu'il ne connaît pas encore. Ceux-ci n'ont pas vu « son visage en la chair » (Col 2/1). L'Apôtre « a été informé » de leur foi en Jésus-Christ et de leur charité (Col. 1/4) ; et c'est depuis le jour où il a été informé par Epaphras de cette merveilleuse action de l'Esprit à Colosses, qu'il prie pour cette église avec persévérance.

Prier pour des frères en la foi, c'est la plus belle et la plus utile manifestation de l'amour ; c'est, en effet, appeler sur eux, à coup sûr, des grâces nouvelles et abondantes, c'est contribuer à les préserver, c'est les aider à croître. Prier pour des frères, c'est donc le réflexe de l'amour fraternel. Mais la prière d'un enfant de Dieu ne se limite pas à l'intercession en faveur des frères ou des sœurs qu'il connaît selon la chair, qu'il a vus ; elle va facilement au-delà du cercle des personnes connues et s'élève aussi en faveur des bien-aimés dont le visage n'a jamais été vu. L'amour fraternel connaît de larges envolées, et ne peut être assujéti à une connaissance selon la chair. Il a autant de force en dehors de cette connaissance qu'au-dedans. D'ailleurs, même ceux que nous connaissons selon la chair et dont la présence peut toujours nous réjouir, avant tout, nous les connaissons à travers le lien de l'esprit (2 Cor 5/16).

L'apôtre Paul, informé de la vie qui anime l'église de Colosses, prie pour ces frères inconnus de lui, et c'est ainsi que d'abord et essentiellement s'exerce son ministère. Un pasteur n'est pas seulement celui qui instruit où exhorte en prédicateur ; il est celui qui combat pour le troupeau qui lui est confié dans une ardente et une incessante prière. Les grâces reçues ont-elles été abondantes et variées, qu'il faut encore et toujours demander à Dieu ? Il faut lui demander la conservation et le renouvellement des grâces et des dons obtenus.

Or, voici le très haut objet que vise particulièrement la prière de Paul : une double connaissance. La connaissance de la volonté de Dieu, et la connaissance de Dieu. Pour vivre à la satisfaction du Seigneur, il importe, en effet, de connaître. La foi saisit la connaissance ; elle s'en empare. La première des deux connaissances mentionnées par l'auteur de l'épître, est celle qui permet d'entrer dans la révélation de la volonté de Dieu. Il ne saurait être question d'accomplir la volonté de Dieu sans la connaître avec exactitude et par intelligence spirituelle. Trop souvent, hélas, cette connaissance se trouve en partie négligée. Il arrive que l'on se contente de certains éléments de connaissance, et que, arrêtant là notre pénétration de la volonté de Dieu, nous demeurions dans l'impossibilité d'accomplir cette volonté. Pourtant, l'accomplissement de la volonté de Dieu est la base de la vie de foi. Aucune sanctification n'est possible s'il n'y a pas accomplissement de la volonté de Dieu, et si, par conséquent, cette volonté n'est pas bien connue. Que disait le Seigneur Jésus ? « Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, et ma mère » (Marc 3/35). La 1^{ère} épître de Jean affirme aussi : « Celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (2/17). La prière enseignée comme modèle par Jésus ne contient-elle pas ce vœu : « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mat 6/10). Ainsi, il est indispensable de connaître la volonté de Dieu pour pouvoir l'accomplir.

Mais il faut connaître de telle sorte qu'il soit possible au chrétien de conformer ses actes et ses paroles à la volonté de Dieu. Il faut donc une connaissance « intelligente », une connaissance qui soit une « sagesse ». En toute occasion petite ou grande de la vie courante ou du témoignage, il convient de pouvoir disposer d'une pensée capable de bien diriger les actes ou les paroles, comme tout comportement ; de les bien diriger, c'est-à-dire, de les conformer à la volonté de Dieu. Or, les circonstances que nous rencontrons chaque jour varient sans cesse, et elles exigent donc de notre cœur des directions adaptées, des directions elles-mêmes variées. Notre cœur doit alors être apte à concevoir, en chaque circonstance, les directions convenables permettant l'accomplissement de la volonté de Dieu.

L'Évangile n'est pas un code, mais une puissance et une pensée (la pensée de Christ) ; il ne prétend pas régler tous les détails de notre vie ; ce serait impossible ; il veut communiquer aux croyants une connaissance qui soit la science de toujours pour mettre en accord leurs actes avec la volonté de Dieu, si diverses que soient les circonstances qui s'offrent à eux. Cette science qui doit remplir les chrétiens (Col 1/9), c'est-à-dire qui doit être reçue en la totalité de ses moyens, n'est autre chose que la sagesse même de Dieu, et que cette intelligence qu'apporte l'Esprit. Adam les a portées en lui avant la chute ; le dernier Adam, Jésus, les portait de façon parfaite, et les mettait à l'œuvre devant chacune des circonstances qu'il rencontrait, et c'est ainsi qu'il pouvait faire toujours ce qui était agréable à Dieu Le Père. On comprend pourquoi l'apôtre Paul demande à Dieu que les chrétiens de Colosses aillent jusqu'à la plénitude de la connaissance de la volonté de Dieu, et que cette connaissance ne soit pas cérébrale, un simple enregistrement de la mémoire, une accumulation de préceptes rigides, mais, au contraire, qu'elle vienne en eux, dans leur cœur, comme une sagesse et une intelligence venues de l'Esprit, les rendant capables d'un accomplissement de la volonté de Dieu ininterrompu et parfait. Si la Bible nous rapporte cette prière de Paul, c'est pour susciter en ses lecteurs le puissant désir de posséder une telle connaissance.

Nous avons dit que la volonté de Dieu ne s'exprime pas, dans l'Évangile, sous la forme d'une collection de préceptes rigides qu'il suffirait d'apprendre par cœur, et d'appliquer à la manière des pharisiens. Mais alors, sur quoi porte la volonté de Dieu ? En quoi consiste-t-elle ? Nous pouvons établir deux ordres de choses qui se partagent la volonté de Dieu telle qu'elle nous est révélée ; ce sont :

1° les choses que Dieu veut obtenir de nous ;

2° les choses qu'Il veut nous donner et dont Il veut que nous soyons pourvus.

Que veut-Il obtenir de nous ; que pouvons-nous Lui apporter? Notre foi, qui prend possession de ce que Dieu nous donne, qui s'approprie le salut et la plénitude de l'esprit ; notre fidélité, notre obéissance, notre piété (la grâce nous y aide).

Que sont les choses dont Dieu veut que nous soyons pourvus ? La plénitude de l'Esprit, la sanctification, la communion, le fruit porté.

Cette connaissance de la volonté de Dieu interviendra-t-elle immédiatement dans le cœur de l'enfant de Dieu? Non pas. Lors de la nouvelle naissance, les ténèbres du cœur sont rompues par l'apparition d'une lumière qui fait resplendir la « connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ » (2 Cor 4/6). La vérité se présente et affranchit celui qui la reçoit, par l'effet de sa foi. Il obtient donc, comme

spontanément, une connaissance de la vérité. Il sait quelle est sa propre nature, il voit le néant en lui-même et son état de perdition ; puis il voit Christ, il comprend le grand besoin qu'il a de ce Sauveur ; il se repent, il saisit le pardon et l'amour de Dieu en Christ. Cependant, il n'est pas immédiatement apte à lutter, et il lui faut acquérir l'expérience d'une vie de soumission à la Parole de Dieu (l'expérience de la Parole de justice - Héb 5/11 à 14). Et pour cela, il lui faut recevoir non seulement les premiers rudiments des oracles de Dieu, mais l'enseignement de cette Parole de manière progressive. Il est un enfant, et doit croître pour devenir un homme fait. Paul demande à Dieu que les Colossiens soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, qu'ils l'obtiennent, apportée par l'Esprit, dans toute la mesure qu'il est présentement possible d'atteindre.

Tout est objectif dans la Parole de Dieu, et, par conséquent, dans les desseins de Dieu ; si bien que la connaissance de la volonté de Dieu ne peut qu'engendrer d'heureux résultats. Ceux-ci se trouvent énumérés dans les versets 9 à 11 de notre texte :

1° Marcher d'une manière digne du Seigneur. Marcher, c'est utiliser le temps, la vie, les circonstances qui se présentent à nous pour accomplir la volonté de Dieu, pour « vivre l'Evangile ». Cette marche devient « digne » du Seigneur, si elle emprunte les voies de la sagesse de Christ, si elle ressemble à celle de Christ (« Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit marcher aussi comme Il a marché Lui-même » (1 Jn 2/6). Tout dans cette marche est l'accomplissement de la volonté de Dieu, selon l'intelligence spirituelle qui permet de conformer chaque action ou parole prononcée à cette volonté. Il n'y a que la perfection qui soit digne de Dieu et c'est donc jusqu'à la perfection qu'ira l'accomplissement de la volonté de Dieu, par le moyen d'une connaissance utilisée en toute sagesse et intelligence spirituelle.

2° Portant des fruits en toutes sortes de bonnes œuvres. Paul dira ailleurs : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions » (Ep 2/10). L'Épître aux Hébreux nous conseille de veiller les uns sur les autres pour nous exciter à la charité et aux bonnes œuvres (Héb 10/24). L'entière connaissance de la volonté de Dieu ne peut, en effet, que produire ces bonnes œuvres que, autrement, nous perdrons de vue. L'expression « bonnes œuvres » suscite dans notre esprit quelques réticences, car elle touche de près la doctrine catholique romaine du salut par les œuvres. Laissons de côté les erreurs, mais ne nous privons pas pour autant d'une notion qui figure dans la Sainte Ecriture en de pressantes recommandations. Il y a quelque chose à bien saisir : si la connaissance de la volonté de Dieu nous remplit, nécessairement les bonnes œuvres apparaîtront ; elles se feront toutes seules si l'on peut dire ; elles seront provoquées par une poussée de l'Esprit. Lisons encore Matthieu 5/16, où nous voyons que la lumière que rayonne le disciple de Christ accompli s'apparente aux bonnes œuvres, lesquelles traduisent pratiquement l'amour de Dieu et du prochain.

3° Fortifiés à tous égards par sa puissance glorieuse en sorte que vous soyez toujours et avec joie persévérants et patients. Tout ce que demande l'apôtre à Dieu pour l'église de Colosses a pour aboutissement l'accroissement de force des membres de cette église. N'est-il pas écrit que celui qui a les mains pures se fortifie de plus en plus (Job 17/9). L'homme intérieur se fortifie dans une marche que guide la connaissance de la volonté de Dieu. Et cela, non pas partiellement, non pas en certains cas, mais « à tous égards » ; ce qui veut dire que la force que Dieu

donnera se répartira à tous les besoins de la vie chrétienne, et interviendra en toutes occasions pour apporter au chrétien l'opportune puissance qui lui fera rendre un témoignage de foi, par œuvres et par paroles. Qu'en résultera-t-il ? un comportement chrétien fort, où se manifesteront la patience envers tous, comme devant l'épreuve, ou dans l'attente des exaucements, la persévérance, la fermeté, la joie.

Après la connaissance de la volonté de Dieu, l'apôtre mentionne la connaissance de Dieu. Cette seconde connaissance est celle de la Personne de Dieu. Elle est une connaissance intime de Dieu, seulement réalisée par une vie de communion. Elle est associée à l'accomplissement de la volonté de Dieu, et ne peut exister dans cet accomplissement. En effet : « Si nous gardons ses commandements, par-là nous savons que nous l'avons connu. Celui qui dit : je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements est un menteur et la vérité n'est point en lui » (1 Jn 2/3-4). Garder, c'est conserver pour accomplir. Ainsi, il n'y a de connaissance de Dieu que par le fait d'une obéissance à Sa Parole, selon une connaissance entière de Sa Volonté. L'une de ces connaissances dépend de l'autre, et c'est pourquoi l'apôtre Paul les associe dans les versets 9 et 10 de Colossiens 1. Et cette connaissance de Dieu fait croître le chrétien, l'élève, comme ce fut le cas, notamment, pour Josué que Dieu élève, parce qu'il est avec lui (Jos 3/7).

Les Colossiens, comme d'autres églises, sont les premiers destinataires des enseignements de Paul, mais nous sommes les destinataires actuels de ces mêmes enseignements. Recueillons-les, méditons-les et engageons-nous dans la voie d'une plénitude de connaissance de la volonté de Dieu, que nous utiliserons humblement par le moyen de la sagesse et de l'intelligence spirituelle.

LES LOIS DE L'UNIVERS

"Il a donné des lois, Il ne les violera pas".

Ps 148/6

On oublie trop facilement cette affirmation pourtant essentielle : L'Eternel a donné des lois. Et ces lois établies par Dieu sont assurées de permanence ; ce qui d'ailleurs est le propre des lois. Qu'est-ce qu'une loi ? Le dictionnaire nous dit que l'on appelle ainsi chacune des règles auxquelles sont assujettis les phénomènes de la nature. La loi a, en effet, pour objet d'imprimer aux choses ou aux êtres vivants un certain comportement dirigé. Un métal, par exemple, ne se comporte pas n'importe comment lorsque changent les conditions extérieures où il est placé, mais il se contracte, se dilate, change d'état (liquide, solide ou gazeux), conduit plus ou moins l'électricité, la chaleur ou les vibrations sonores, dans des conditions qui lui sont particulières, et qui ne varient pas. D'autre part, les phénomènes si nombreux que l'homme s'est ingénié à connaître, se produisent dans des conditions également déterminables, parce que toujours les mêmes. Ainsi, la nature et la vie obéissent à un ensemble de directions absolues que l'on appelle lois ou propriétés. Or, le hasard pourrait-il être l'auteur de ces directions impératives et constantes ? L'incrédule lui-même n'ose pas répondre oui ; il biaise. Peut-on dire alors que les lois et propriétés qui régissent les matériaux, ou le mouvement des astres, ont toujours existé, et que personne ne les a constituées ? Les matérialistes le disent ; aussi leur faut-il admettre que la matière est incréée, ce qui est aussi absurde que de faire intervenir le hasard.

Non, les lois, par leur existence même, postulent un Auteur ! Elles sont justement le témoignage d'un ordre, d'une organisation de la nature, et celle-ci suppose un organisateur. Il faut également admettre que l'Auteur des lois invariables que nous connaissons est toujours présent pour veiller à leur invariabilité. Un passage de Jérémie (31/36) nous montre que la permanence des lois de l'univers dépend tout autant de Dieu que l'existence du peuple d'Israël. Donc, la continuation des lois, leur inviolabilité sont dépendantes de Dieu, de Sa volonté, et par conséquent de Son existence. Si Dieu était mort comme Nietzsche l'a proclamé, il n'y aurait plus de lois, ni même de matière, ni de vie ! Les lois organisent la création et maintiennent toutes choses en existence ; c'est ce qu'exprime le Psaume 119, verset 91 : « c'est d'après tes lois que tout subsiste aujourd'hui, car toutes choses te sont assujetties ». Toute la création se trouve placée dans un total assujettissement à Dieu, qui maintient constantes les lois qu'Il a faites en vue d'organiser et de soutenir les choses et les êtres. L'Epître aux Colossiens parle aussi du maintien en existence des choses créées : « Il est avant toutes choses et toutes choses subsistent en Lui » (1/17). Dieu crée, et, en outre, Il garde, Il soutient tous les objets et les êtres de sa création ; et c'est là l'office des lois. Dieu ne viole pas les lois qu'Il a faites, car alors ce serait transformer Sa création ; Il ne les viole pas, ce qui signifie qu'Il leur conserve une parfaite constance, par Sa volonté, par Sa puissance ; c'est donc un miracle de chaque seconde.

Les hommes devraient reconnaître cela ; eux qui recherchent le pourquoi des faits qu'ils constatent. Ils s'évertuent à découvrir les propriétés des corps et les lois qui gouvernent les phénomènes de la nature ; ils les expriment mathématiquement, afin de les utiliser à construire des machines. Avez-vous pensé à ce que deviendraient

ces machines, si les lois de la nature s'avisait de changer ? Elles cesseraient aussitôt de fonctionner et tout l'acquis des techniques serait rendu vain. Rappelons-nous que si Dieu a donné des lois à la matière, Il en a aussi donné à la vie et à Sa créature, l'homme. Où sont ces lois ? Dieu les a écrites dans le cœur ; ce sont les lois de la justice, et la justice de Dieu conduit à la vie. Ce sont les lois de la vie. Si nous aimons la vie, gardons les lois de Dieu, aimons-les ; employons notre amour à les observer ; elles sont inviolables. Retenons ce verset « La loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (Ro 8/2).

LES DEUX PRIERES DE JONAS

Jonas 2 et 4/1 à 3

Captivante et puissamment instructive est l'histoire de Jonas. Son extraordinaire aventure le place dans les situations les plus diverses. Nous le voyons s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Eternel, tant la mission d'aller à Ninive le rebute. Croyant pouvoir échapper à l'appel de Dieu, il s'embarque et vogue vers un cap aussi éloigné que possible du lieu où la Parole de l'Eternel l'avait envoyé. La direction qu'il emprunte ainsi se situe à l'opposé de celle que Dieu lui avait prescrite. Jonas n'a pas prévu le drame qui l'attend ! Après avoir été découvert comme le responsable de la terrible tempête qui menace le bateau et son équipage, il est jeté à la mer et englouti dans le ventre d'un grand poisson. Il y reste trois jours et trois nuits. Là, ayant gardé une entière conscience, il prie. C'est là sa première prière. Sur le bateau, il dormait ; il était dans l'esprit de son refus d'obéir aux ordres de l'Eternel ; il ne ressentait aucun besoin de prier. Le pilote du navire lui avait dit : pourquoi dors-tu ? invoque ton Dieu ! Mais Jonas n'avait pas su, ni pu prier ; son âme était remplie de lui-même ; les habitants de Ninive que Dieu entendait prévenir par son moyen lui étaient indifférents, comme l'étaient aussi les hommes du navire. N'ayant pas voulu partager la miséricorde de Dieu, il se sentait incapable d'aimer et de s'attacher à son prochain. Mais, dans le ventre du poisson, Jonas sent la mort le tenir de bien près. Cette liberté qu'il s'était donnée en fuyant sa mission, bien vite, elle lui avait été ôtée. En si peu de temps, il était passé de la liberté à la prison. Et quelle prison ! Le ventre d'un poisson ! Là, il prie l'Eternel. Dans sa détresse, il invoque son Dieu. Son cœur est humilié et rempli d'angoisses. On peut appliquer à Jonas ces versets : « les insensés, par leur conduite coupable et par leurs iniquités, s'étaient rendus malheureux ; ... ils touchaient aux portes de la mort. Dans leur détresse, ils crièrent à l'Eternel, et Il les délivra de leurs angoisses » (Ps 107/17-19). Faut-il que ce soit seulement dans la détresse que l'homme soit porté à invoquer son Dieu ?

Cette première des deux prières que relate le récit de Jonas est une excellente prière. Tout d'abord, c'est une prière de foi, car l'exaucement y est considéré comme acquis : « Il m'a exaucé » ; « tu as entendu ma voix » ; « tu m'as fait remonter vivant de la fosse » ; « ma prière est parvenue jusqu'à toi ». Pourtant, lorsqu'il prie ainsi, Jonas se trouve dans le ventre du poisson. Il appelle la délivrance, mais sa foi l'a saisi déjà. Or, c'est ce que le Seigneur Jésus-Christ nous enseigne : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir ». La foi doit donc pouvoir se manifester par une solide assurance d'exaucement, au cours même de la prière. Il y a là un niveau à atteindre. La foi peut être cultivée et parvenir à ce niveau. Ensuite, la prière de Jonas est une prière inspirée. Pourquoi peut-on l'affirmer ? Parce qu'elle entre pleinement dans l'analogie de la foi, étant en tous points harmonisée avec la Parole de Dieu. Il ne peut qu'en être ainsi de toute prière inspirée. « Faites en tout temps par l'Esprit toutes sortes de prières et de supplications » (Eph 6/18). Or, l'Esprit, Le Consolateur, ne parle pas de lui-même, mais Il prend de ce qui est à Christ ; Il prend la Parole annoncée et la rappelle opportunément pour chacun des besoins de la prière. Une prière dite sans l'inspiration de l'Esprit ne possède pas ce plein accord avec la Parole de Dieu, même si les mots ou les expressions employées figurent dans la Bible (ce qui n'est nullement une épreuve d'inspiration) ; de plus, elle n'a pas l'opportunité utile. Seul, en effet, l'Esprit peut exprimer nos véritables

besoins, et cela, selon la vérité. Dans la prière de Jonas, on retrouve des éléments de l'Écriture, opportunément utilisés ; ce qui montre que la pensée de Jonas emprunte les voies déjà tracées par la Parole de Dieu, disons par d'autres hommes (inspirés pour rédiger l'Écriture) ; mais ces hommes inspirés ont ressenti ce qu'ils ont exprimé par l'Esprit. On retrouve, par exemple le Ps 120, verset 1 ; la pensée du début du Ps 40. Cette prière de foi, inspirée par l'Esprit, se fait l'arme invincible contre la mort.

On peut encore noter une correspondance entre la prière de Jonas et les prières et supplications du Seigneur, celles mentionnées en Hébreux 5/7 et 8. L'apôtre Pierre déclare (1 Pi 1/11) que les prophètes de l'ancienne alliance ont fait de la grâce du salut l'objet de leurs recherches, et que l'Esprit de Christ qui était en eux attestait d'avance les souffrances de Christ et la gloire dont elles seraient suivies. Ainsi en est-il de Jonas dans le ventre du poisson. La prière de Jonas obtient son exaucement parce qu'elle prélude au combat victorieux de Christ contre la mort. Nous-mêmes, qui sommes de Christ, remportons une victoire dont Il nous a procuré l'assurance, à cause de la sienne. Ne combattons donc pas seuls, mais avec Lui, et par Lui. Ainsi, si comme Jonas, en ce chapitre 2 de son livre, nous savons nous livrer à la foi, ainsi qu'à l'Esprit de Dieu, nous pourrions tout surmonter, et vaincre, en toutes circonstances, les puissances de la mort.

Il est étonnant de retrouver Jonas, au chapitre 4, priant d'une toute autre façon. Les circonstances ont changé ; Jonas s'est rendu à Ninive ses avertissements ont porté ; toute la ville, roi en tête, s'est repentie et Dieu a fait grâce. Nous voudrions bien que nos témoignages obtiennent un si beau succès ! Mais lui, Jonas, il est mécontent, et même irrité. Pour le satisfaire, l'Éternel aurait dû ne pas donner à la parole de Jonas le caractère d'un avertissement, susceptible d'éviter le jugement, mais en faire un arrêt sans appel. Ce qu'il lui fallait c'est la destruction de Ninive. Il a annoncé une destruction qui ne s'accomplit pas, et son amour-propre en est mortifié. Il ne comprend pas Dieu ; il prend position contre la miséricorde de Dieu. Mieux valait la mort de milliers d'hommes et d'animaux, plutôt qu'un froissement d'amour-propre, au gré de Jonas. Lui, a bénéficié de la miséricorde de Dieu, mais cette même miséricorde, il ne la consent pas aux autres hommes ! Quelle méchanceté, et cela, par orgueil !

Jonas implore à nouveau l'Éternel (chapitre 4), mais pour dire quoi ? pour censurer la décision miséricordieuse de Dieu : « Je savais que tu es un Dieu compatissant et miséricordieux... », et c'est bien pour cela qu'il fuyait à Tarsis. Il censure Dieu, et justifie sa fuite. Il se donne raison, dans cette abominable prière. Il était bien avisé de fuir ; c'était là le meilleur parti à prendre. L'Éternel l'a arrêté dès le début de son voyage, sans quoi, il serait à Tarsis, et sa dignité d'homme n'aurait pas eu à souffrir d'une proclamation démentie par l'absence de destruction. Il dit à Dieu, comme un reproche : « tu te repens du mal » ; alors mieux valait ne pas annoncer un jugement que tu n'exécutes pas ! Telle est sa pensée et l'objet de son irritation. Et, dans son aveuglement et sa témérité, laissant libre cours à cette folle colère, il demande à Dieu de lui prendre la vie, la mort lui étant préférable à la vie, parce que sa chair souffre d'une humiliation qu'elle ne supporte pas. Humiliation sans cause véritable, car, en Jonas, l'esprit devrait ressentir la joie de ce que, par son ministère, des centaines de milliers de vies ont été épargnées et que Dieu a été honoré, là où il était méconnu. L'orgueil trouble tellement le prophète, qu'il s'installe au sortir de la

ville, et y attend quelque événement. Sans doute, confusément, espère-t-il encore que la destruction aura lieu.

Et lorsque Dieu, pour la seconde fois, lui demande : « fais-tu bien de t'irriter ? », il répond insolemment : « je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort ». Il met le comble à sa révolte contre Dieu, et se fait une gloire de son iniquité. Deux prières, deux états d'âme, l'homme d'esprit, l'homme de chair. Le contraste entre ces deux prières du même homme, est celui de l'esprit et de la chair. Lorsque l'angoisse et la détresse étreignent le cœur, que la chair tremble d'effroi, l'humilité apparaît : l'Esprit est libre ; le cœur s'éveille à la vie, et la prière juste et fervente monte vers Dieu. C'est pourquoi le chrétien doit toujours rechercher l'humilité. S'il lui arrive de laisser monter l'orgueil en son cœur, sa prière sera abominable. La chair ne peut jamais accomplir la volonté de Dieu ; aussi doit-elle être tenue crucifiée. Sous l'empire de l'orgueil, l'homme devient incapable de prier. Sachons-nous humilier en tous temps sous la puissante main de Dieu ; comprenons ses miséricordes, car Christ est mort pour beaucoup. Ne regardons pas à nous-mêmes, mais à Christ, et réjouissons-nous de l'amour de Notre divin Sauveur.

ETRE UNE NOUVELLE CREATURE

2 Cor 5 / 16 et 17

Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Telle est le fait qui définit le chrétien. Il est écrit d'autre part que si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas (Ro 8/9). Un chrétien est le temple du Saint-Esprit et l'Esprit de Dieu habite en lui (Cor 3/16). Avant d'aborder notre sujet, considérons un instant cette présence de l'Esprit de Dieu dans le chrétien, présence invisible, mais qui se manifestera extérieurement par un comportement de la personne absolument nouveau, tranchant nettement sur ce qu'était auparavant cette même personne.

« L'Esprit de Dieu habite en vous », est-il affirmé. Il faut le croire ; il faut en ressentir une grande joie, car une telle réalité dépasse tout ce qui est concevable ; elle atteint l'immensité de l'amour de Dieu ; elle doit faire de nous des adorateurs. Déplorons ensemble qu'une si étonnante réalité ne soit pas contemplée comme il se devrait, et que nous puissions l'oublier bien souvent. Notre foi devrait nous permettre d'avoir une pleine conscience de ce qu'est la présence de l'Esprit de Dieu dans nos cœurs, présence absolument réelle et qui ne supporte aucune restriction. Le Christ que nous présentent les évangiles, qui a répandu en terre sainte les manifestations les plus sublimes de l'amour du Père, qui a guéri tant de malades et d'infirmes, qui a ressuscité Lazare, qui a marché sur les eaux, qui a vaincu la mort, c'est Lui qui est présent en nous, si nous Lui appartenons. C'est Lui, en Esprit. « Le Seigneur c'est l'Esprit ». Etant dans les cœurs de ses disciples, Il n'est pas moindre qu'étant visible ; Il n'est ni moins puissant, ni moins attentif à notre vie. Il est là, avec toute la plénitude de la divinité, toute la justice, toute la sainteté, toute la puissance, tout l'amour de Dieu. Réfléchissons bien ; Christ en nos cœurs ne peut être autre que ce qu'Il s'est montré être au cours de Sa présence visible sur la terre. Il est inadmissible que l'on puisse penser différemment : le Christ est Un ; ce qu'Il a été lorsqu'Il était présent en Son corps, Il l'est encore, étant présent en Esprit. L'Ecriture nous le confirme : « Le Père a tout mis sous ses pieds (Jésus-Christ), et Il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Eph 1/22-23).

La présence de Christ dans les cœurs des chrétiens étant considérée comme une puissante réalité, venons-en à la conséquence qui nous occupe : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature ». Etre une nouvelle créature, est chose qui découle d'une vie de communion avec Christ, puisque c'est cela que signifie : être en Christ. Rappelons-nous, en effet deux hautes affirmations :

1° - Dieu vous a appelés à la communion de Son Fils, Jésus-Christ Notre Seigneur (1 Cor 1/9) ;

2° - En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en Moi, et que Je suis en vous (Jn 14/20).

La communion est aussi nécessaire que la justification et la nouvelle naissance, et elle en dérive. Il n'y a point de nouvelle naissance qui n'ait pour suite immédiate l'entrée dans la communion. Or, la communion n'a pas de meilleure définition que celle de Paul : « si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature ». Posons la question : pourquoi est-il une nouvelle créature ? Parce que ce n'est plus lui qui vit, c'est Christ qui vit en lui ! (Gal 2/20). Christ qui vit en lui ? Forcément, il change !

Forcément, il n'est plus pareil à lui-même ; et, sa vie étant gouvernée par l'Esprit qui est en lui, comment serait-il le même ? Il est différent, nouveau, il est une nouvelle créature ; le souffle créateur l'a transformé.

Pourrait-on brasser le portrait de cette nouvelle créature qu'est celui qui connaît la communion du Fils ? Autre question : y-a-t-il un seul portrait pour tous ceux qui deviennent de nouvelles créatures ? y-a-t-il un seul type nouveau ? En effet, il y a un seul type nouveau, même si le « vêtement change » : nous voulons dire, même si certains traits de la personne subsistent extérieurement. Quel est ce type de nouvelle créature ? Les enseignements de l'Ecriture apportent les précisions les plus nettes ; nous les résumons : « Jésus-Christ crée, en lui-même, un seul homme nouveau, et cet homme nouveau est à son image étant créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité » (lire : Ro 8/28 à 30 ; Eph 2/14-15 et 4/20 à 24). Christ nous a donc été donné par le Père, d'une part comme victime expiatoire et sauveur, d'autre part comme type de l'homme nouveau qui doit être « créé » ou « formé » en chacun des hommes qui saisit le salut par la foi. Devenir cet homme nouveau, c'est ce à quoi nous aspirons avec force. Dieu le veut, désirons-le avec ardeur. « Venez les imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés », nous enjoint Ephésiens 5/1 ; et encore « marchez comme il a marché lui-même » (Eph 5/2 et 1 Jn 2/6).

Voilà proclamée la volonté de Dieu. Efforçons-nous maintenant d'aller plus avant dans l'examen de ce que sera l'attitude et la conduite de l'homme devenu une nouvelle créature. Notre texte de base (2 Cor 5/16-17) nous livre deux critères ; le premier étant : les choses anciennes sont passées. Quelles sont ces choses anciennes ? Il est aisé de les reconnaître. Dans ces choses anciennes, c'est-à-dire, l'état d'esprit de l'ancienne nature, il y avait le moi, en bonne et première place. L'homme naturel se complaît en lui-même. Il pense, s'active, se dépense, imagine, se fait subtil pour amener à lui les satisfactions de toutes sortes et les avantages matériels qui constituent son principal horizon. L'objectif de son existence, c'est d'abord son propre contentement. Il a des pensées, des désirs, des penchants qui appellent impérieusement satisfaction. Ce n'est pas l'Esprit qui les a dictés, mais ces désirs sont montés au cœur de cet homme, venant de sa personne physique, autrement dit, de la chair. Ce Moi-là doit disparaître chez l'homme nouveau. Disparaissent les particularités de la personne qu'on appelle « mon tempérament » ou « mon caractère ». Un véritable disciple de Christ ne peut rester soumis à de telles singularités de sa personne d'avant conversion. Il est choquant et contraire à la vérité, d'entendre un chrétien excuser son attitude de la manière suivante : que voulez-vous, c'est mon tempérament ! ou bien : j'ai ce caractère-là ! De telles choses sont anciennes et elles sont passées. Savons-nous que ce qu'on appelle « mon tempérament » n'est autre chose qu'un ensemble de manifestations psychophysiologiques, ou, si vous le voulez, de manifestations charnelles. Elles sont de ces choses que l'Esprit entend brider. Dans le langage courant, on parle de tempérament doux, ou de tempérament inégal, ou encore de tempérament emporté ; d'autres qualificatifs étant également employés : vif, ardent, autoritaire, dominateur, changeant, énigmatique... etc. De toute certitude, ce tempérament, quel qu'il soit, doit être balayé ; il est l'affreux Moi.

Dans les choses anciennes, plaçons aussi la recherche des apparences. Un philosophe a dit (il n'est pas le seul) que, dans la personne humaine, les attitudes, les paroles et les petits actes de la vie courante composent un certain personnage

qui n'est pas du tout le vrai ; le vrai se cache derrière un décor, et il est tout autre. En fréquentant souvent une personne on arrive peu à peu à découvrir la personnalité qui se cache ; elle est généralement très désavantagée par rapport à celle qu'on s'efforce de présenter aux regards des autres. Quelquefois même, elle est très vilaine, cette vraie personnalité cachée. Dans l'homme naturel, il existe toujours un décalage entre ce qui lui est intérieur, et ce qui constitue ses apparences, auxquelles il travaille avec soin. Chez le disciple de Christ, ce décalage a disparu ; l'être intérieur créé selon la justice et la sainteté est beau, et il peut se montrer. Dieu veut qu'il se montre ; ce sera une lumière qui brillera.

Citons encore dans les choses anciennes, les paroles vaines, le rappel des souvenirs d'autrefois ; que ce sont là des vanités ! des choses sans couleur, sans vie, qui nous affaiblissent et détournent notre pensée de la gloire. Ajoutons à cette revue des choses anciennes deux dernières suppressions à opérer : d'une part, le vagabondage d'esprit, d'autre part certaines relations. Notre pensée, et, après elle, nos paroles ont souvent une grande mobilité et de la spontanéité, ce qui écarte toute réflexion. On pense à mille choses, dans le désordre, et on parle de tout et de rien, laissant l'ennemi de nos âmes nous surprendre. Quant à nos relations, elles peuvent favoriser ce laisser-aller dans la parole. Réfléchissons à tout cela ; mettons de l'ordre dans notre conduite ; châtons tout ce qui doit disparaître ; appelons la grâce de Dieu pour accomplir cet assainissement.

Notre texte porte ensuite « toutes choses sont devenues nouvelles ». Ce n'est pas tout de supprimer, il faut également laisser apparaître des choses nouvelles. Dans ce que nous apprend l'Écriture, il y a toujours les éliminations ou les destructions à opérer, mais ensuite, la reconstruction. Le terrain étant net, déblayé, débarrassé des choses anciennes, il faut y placer les choses nouvelles. Quel nom donner à ces choses ? D'abord une désignation d'ensemble, car ces « choses nouvelles » sont nombreuses. Appelons-les avec la Bible : « les sentiments qui étaient en Jésus-Christ » (Ph 2/5) ; ou, à la place du mot « sentiments », dispositions de cœur. Voilà des dispositions nouvelles qui remplaceront le moi, le tempérament, l'amour-propre, l'égoïsme naturel, etc. Dégagée des entraves de la chair, la foi devra se manifester, étant « agissante dans l'amour », ou opérante par l'amour ; cet amour est l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Sous l'empire des dispositions qui étaient en Jésus-Christ, voici quelques-uns des traits nouveaux qui apparaîtront :

1°- Les paroles communiqueront une grâce à ceux qui les entendront (Eph 4/29 et 5/4) et seront étrangères aux désordres d'autrefois : plus de propos insensés, ou froissant la bienséance. Au lieu de manifester la mort, les paroles du disciple manifesteront la vie. Pussions-nous observer la Parole de Dieu en cela ; et la langue, au lieu d'être enflammée par la géhenne, servira au bien et à la bénédiction.

2°- Les actions seront « bien réglées », faites sans ostentation, guidées par l'amour ; elles seront approuvées de Dieu, et attesteront, le zèle et la piété.

3°- Le renouvellement des pensées apportera au cœur du chrétien des aspirations puissantes et entièrement nouvelles ; ce sera ce que l'Écriture nomme : l'affection aux choses d'en-haut, ou bien l'affection aux choses de l'esprit. L'affection aux choses de la terre et aux choses de la chair étant éteinte, se trouve merveilleusement remplacée sur ce plan ! Notre pensée se laisse encore enfermer dans la captivité de la terre et nous remplit de soucis pour tant de choses vaines. Nos désirs doivent avoir complètement changé de direction, n'étant plus orientés

vers le bas, mais vers le haut. La compréhension par la foi de la vie véritable nourrira en notre cœur un fort attachement aux réalités de la vie. Nous éprouverons le besoin de contempler la personne de Jésus, de pénétrer la richesse de Sa Parole, de vivre cette Parole. Nous deviendrons capables de ressentir une réelle affliction devant l'incrédulité ou la tiédeur, comme celle du Seigneur pleurant sur Jérusalem, qui ne connaissait pas les choses qui appartiennent à sa paix ! (Luc 19/41 à 44). Nous serons de ces affligés qui seront consolés. Notre vue ne sera plus dirigée sur nous-mêmes, mais sur l'Eglise, sur nos semblables, sur le malheur qui appesantit l'accablement du monde, faute de foi en Jésus-Christ, et nous intercéderons avec force. Nous aurons soif et faim de justice et de miséricorde. Nous vivrons pour l'Evangile. Nous procurerons la paix, et transporterons avec nous la bonne odeur de Christ.

En conclusion nous voyons combien tout chrétien a besoin de s'examiner lui-même ; Dieu veut qu'il soit son propre juge à la lumière de la Parole. La liberté dispose du champ le plus vaste. Avant l'heure du jugement de Christ (2 Cor 5/10) jugeons-nous nous-mêmes librement, laissant la grâce de Dieu stimuler notre zèle, et regardons si, d'abord, les choses anciennes sont effectivement passées pour nous, si nous en sommes libérés ; ensuite si les choses nouvelles apparaissent et se précisent en nous, afin que nous soyons réellement de nouvelles créatures. Aspirons à revêtir le Seigneur Jésus-Christ, à revêtir les armes de lumière, étant dépouillés à jamais des œuvres des ténèbres.

LA TENTATION DE JESUS-CHRIST

Luc 4/1 à 15

Aussitôt après son baptême, rempli du Saint-Esprit, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert. A l'orée de Son ministère, le Christ, selon le plan du Père, devait affronter un premier combat. Le dernier Adam, comme le premier, devait se trouver face à Satan, et entendre la tentation. Le premier avait succombé et fait tomber l'humanité entière en sa personne : « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » ... « par l'offense d'un seul beaucoup sont morts » ... « par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes » (Ro 5/12 à 21). Le premier s'était manifesté, par son péché, être homme animal, homme de chair ; le dernier va se montrer homme spirituel. Le premier a détruit, le dernier reconstruit ; l'un et l'autre en leur personne. La sagesse doit être mise à l'épreuve dans l'homme (Job 28/27 et 28) afin de triompher de la puissance de la mort ; telle est la volonté de Dieu. Tout homme qui est né de l'Esprit doit lui aussi surmonter la tentation (1 Cor 13/10) ; l'Esprit lui fait rencontrer l'épreuve, afin que sa foi s'aguerrisse : « heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation, car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment » (Ja 1/12). Christ a ouvert la voie du triomphe contre la tentation. Il débute son ministère par une victoire. Pendant 40 jours et 40 nuits (Mat 4/2) Jésus jeûne. Ce temps de solitude et de jeûne total fut, cela n'est pas douteux, mis à profit par Jésus pour prier. Il n'est jamais seul, car Le Père est avec Lui (Jn 16/32). Quelle force spirituelle, ce jeûne prolongé et la prière n'avaient-ils pas acquise au Seigneur. La nature humaine dont Le Fils s'était chargé, nature non exceptionnelle, mais semblable à celle du péché, allait être, déjà là, dans le désert, comme portée à bout de bras, pour en commencer la sanctification. Sans péché, le Fils de Dieu, lutte sur le terrain même du péché. Il confère à cette nature humaine qu'il a revêtu une puissance d'esprit que Satan s'efforcera d'ébranler sans y réussir. Moïse avait jeûné également 40 jours et 40 nuits (Ex 34/28), mais il était en présence de l'Eternel, et son visage rayonnait ; c'était alors bien aisé ; Moïse ne menait pas le combat ; il jouissait d'une grâce magnifique et allait recevoir les paroles de l'alliance. Il avait parlé avec l'Eternel. Quant à Jésus, il s'agit d'une autre entrevue. Qui aura-t-il en face de lui ? Avec qui va-t-il s'entretenir ? Avec l'auteur du mal, le séducteur, le serpent ancien, le diable ! Ce n'est pas un moment de réjouissance, mais de lutte, ce n'est pas pour recevoir et prendre, mais pour refuser, pour arrêter les forces de destruction que Jésus est là, sentant la faim, affaibli dans la résistance du corps, mais puissamment fortifié en son esprit.

La première proposition de Satan à Jésus sera de l'amener à montrer sa divinité par un miracle, approprié à la situation où il se trouve : « si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre qu'elle devienne du pain ». Jésus n'en a-t-il pas le pouvoir ? Ne manifestera-t-il pas la puissance de Dieu en multipliant quelques pains et quelques poissons, en faisant trouver à Pierre un statère dans la bouche d'un poisson, en marchant sur les eaux, en ouvrant les yeux des aveugles... etc. ? Devant Satan, Le Seigneur n'utilisera pas de la puissance divine comme celui-ci le lui suggère. En quoi eut résidé le péché, si Jésus eût agi différemment ? D'abord, rien ne peut être fait par obéissance à Satan, même si ce qu'il demande entre dans le cadre des choses dépourvues en elles-mêmes de mal, ou même des choses légitimes. Tel était le cas : Jésus avait faim, à l'issue d'un long jeûne, et manger du pain était chose nécessaire. Toutefois, c'était Satan qui conseillait ; l'écouter et lui

obéir eût été le péché ; c'est pourquoi Jésus répond : l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de l'Eternel. En outre, Satan connaissait la divinité de Jésus, et sa suggestion poussait Le Seigneur à en administrer la preuve par un acte surnaturel. C'était chose inutile, qui aurait pris le caractère de l'orgueil. Le Père avait rendu témoignage à Son Fils, lors du baptême, encore tout récent ; une voix venant du ciel ayant dit : Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis toute mon affection. Satan ne l'ignorait certes pas ; alors pourquoi supplanter le témoignage du Père ; n'était-il pas suffisant ? Céder aux propositions de Satan, c'eût été sortir de la dépendance du Père, et considérer comme insuffisant le témoignage venu du ciel. Jésus pourra plus tard enseigner le mystère de Sa Personne, mais Il refusera d'administrer toute preuve de Sa Divinité à la demande des incrédules ; Il leur proposera seulement le miracle de Jonas, Sa crucifixion et Sa résurrection. Un enseignement nous est ainsi donné : l'homme fidèle à Dieu ne s'appuie pas sur lui-même ; il ne présente lui-même aucune preuve de son appartenance à Dieu, il ne cherche aucune gloire qui lui soit propre. Lorsque le jeune Samuel entra dans son ministère de prophète de l'Eternel, il ne le proclama pas lui-même ; mais le peuple vit et reconnut qu'il avait été « établi prophète de l'Eternel ». Qu'ainsi nous laissions le Seigneur prouver Lui-même que nous Lui appartenons et avons été établis Ses témoins. L'Esprit le montrera à travers nos bonnes œuvres et nos paroles.

La seconde proposition de Satan prend de l'ampleur. Elle tend à Lui permettre de s'approprier Lui-même, immédiatement, tous les royaumes de la terre ; à la clef, une seule condition : que Jésus se prosterne devant Satan. En somme, le diable tient à son interlocuteur un langage comme celui-ci : Je suis le légitime possesseur de la terre, tu le sais. Les royaumes qu'elle porte m'appartenant, je puis te les remettre, car j'en dispose comme je le veux. Je sais moi-même que tu viens pour me reprendre la terre et y régner à ton tour. Si tu poursuis ce but contre moi, il y aura bien des souffrances et des drames, bien des pertes de vies. Evite ces souffrances, fais l'économie d'une guerre contre moi, et établis ton royaume sur la terre dès maintenant. Epargne-toi une mort ignominieuse, et atteins ton but dès maintenant. Je t'abandonne ce monde ; reçois-le de mes mains. Telle était la teneur de la proposition de Satan ; proposition d'une audace sans pareille. Au lieu de la croix qui est dans le plan du Père, le diable offrait le règne sans mort expiatoire, sans combat pour l'écrasement du péché et la destruction de la mort, le règne immédiat. Les royaumes de ce monde n'allaient plus être volatilisés comme la statue du songe de Nébucadnetsar interprété par Daniel, être brisés et anéantis ; ils allaient, tels qu'ils étaient, passer en la domination de Celui qui a dit : « mon royaume n'est pas de ce monde » ; c'est ce que voulait Satan.

L'entreprise du diable auprès de Jésus que voici montre clairement les desseins de l'ennemi. Hélas, si Jésus d'un mot puisé à la source rejette l'offre de Satan, par la suite, d'autres que Jésus, couverts de Son nom, l'accepteront. Sous le règne de l'empereur romain Constantin I^{er} le Grand, et à la faveur des armes, le christianisme devient la religion officielle de l'empire, avec toutes les conséquences que ce bouleversement devait apporter. Ce même empereur, en 325, convoque un concile œcuménique à Nicée en Asie mineure, et c'est au cours de ce concile que devait être défini le « credo », appelé « symbole de Nicée ». A partir de cette prise en charge du christianisme par le pouvoir temporel, c'en était fait, l'Eglise officielle pactisait avec le prince de ce monde, et, de plus en plus, elle allait établir le royaume de Christ en ce temps, ou tout au moins s'y efforcer. Que les disciples du

Seigneur qui se veulent fidèles et humbles, sachent que le diable n'a pas retiré sa proposition, et qu'il recherche alliance avec eux, par les moyens les plus subtils. Pour corrompre le Plan de Dieu, il s'ingénie à provoquer la confusion avec le sien. Satan se fait religieux, il se déguise en ange de lumière ; il est prêt à se charger du plan de Dieu et veut qu'on lui en confie l'accomplissement. Chaque fois qu'une église tombe peu à peu dans ce piège, elle abandonne son Maître et sa mission ; elle devient partie de ce monde, et fait cesser la séparation prononcée par Christ : « Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde » (Jn 17/16) ; elle reporte sur le monde et son prince la confiance qu'elle devait à Dieu Seul ; elle prend appui sur le bras du monde, de la terre, et délaisse le recours à la puissance de l'Esprit. La réponse de Jésus reste pour tous ses disciples le mot d'ordre impératif : « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras Lui Seul ». Lui Seul ; c'est-à-dire à l'exclusion de tout autre maître ; hors toute autre force que celle de Son Esprit.

Pour formuler sa troisième proposition, Satan ne répugne pas de se rendre en lieux saints. Il conduit Jésus à Jérusalem, et même, le place sur le haut du temple. Est-il de meilleur endroit pour parler, et le choix de ce promontoire prouve-t-il la pureté des intentions de celui qui le fait ? Oh, bien-aimés ! savons-nous toujours éviter ce piège ? Il est fréquent dans la vie chrétienne. D'aucuns se présentent à nous et se flattent de connaissance. C'est de Bible qu'ils parlent ; ils nous conduisent au centre du message, ou en lieux saints ; ils aiment le peuple juif et ont Jérusalem dans la bouche. Cependant ils introduisent des doctrines pernicieuses, et notre méfiance, ou plutôt notre discernement se laisse endormir. Le monde lui-même parle beaucoup des lieux saints ; le pape y est allé ! Or, mes amis, c'est d'obéissance à la Parole que Jésus nous parle. Écoutons Notre Seigneur, et Lui Seul. Attention à tout ce qui excite notre curiosité et un intérêt d'une nature non vraiment spirituelle.

Là, au sommet du temple de Jérusalem, Satan ouvre la Bible. Vois, dit-il à Jésus, il y a quelque chose d'écrit pour toi que tu peux actuellement même accomplir. C'est dans le Psaume 91, versets 11 et 12. Le diable est un connaisseur de la Bible ; avant sa propre chute, chérubin protecteur aux ailes déployées, il mettait le sceau à la perfection. Ne la connaît-il pas cette perfection des lois de Dieu ? Il en a sanctionné l'authenticité dans son glorieux passé ; mais il l'a quittée ; et la connaissance qu'il en a conservée, il l'utilise de façon perverse. A une connaissance de la lettre exacte, il mêle un esprit de mal et de destruction. Attention, seul l'Esprit vivifie ! Méfions-nous de la lettre mal utilisée ; la lettre appelle l'Esprit, qui Lui, n'est pas le mensonge et peut nous conduire dans toute la vérité. La lettre sans l'Esprit de Dieu peut tuer (2 Cor 3/6). Satan peut donc se servir du témoignage écrit, mais il ne peut plus se servir de l'Esprit. Ainsi, notre Bible, dépôt infiniment précieux, sera à méditer sous la conduite de l'Esprit ; n'en écoutons donc pas tout commentaire, ou toute interprétation.

Comment Satan se sert-il de l'Écriture sainte ? En la circonstance, il la laisse comme objet de foi, et pousse même Jésus à l'utiliser comme objet de foi. Vois-tu, il est écrit..., tu peux donc en toute sécurité te jeter en bas, précipiter dans le vide ce corps humain, semblable à la chair des autres hommes ; Dieu te gardera de tout mal, c'est écrit ; use de cette promesse par la foi. Incitation cousue de malignité ! Le Seigneur continue de répondre avec calme et autorité, selon la vérité que donne l'Esprit : tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ; ce qui, objectivement signifie ceci : tu ne provoqueras pas le Seigneur ton Dieu, en te servant à tort de Sa Parole,

pour qu'Il l'accomplisse en dehors des intentions que contient cette Parole. En effet, toute Parole de Dieu porte en soi des intentions bien précises que l'Esprit permet de discerner à coup sûr ; c'est en quoi notamment l'Esprit conduit dans la vérité. Se servir de la Parole de Dieu en dehors de ces intentions c'est « tenter Dieu ». Il arrive si souvent que l'on nous propose des interprétations de certaines courtes citations hors la portée que le contexte leur donne et que la Révélation, dans son ensemble, permet de leur accorder. Suivre ces interprétations, ce serait céder à l'ennemi et « tenter Dieu ». Et puis, il y a, soit une opportunité spirituelle pour l'emploi des promesses de Dieu, soit des conditions à remplir ; conditions de foi, ou de communion, ou de circonstance. En tout cela, l'Esprit guide. Par exemple, il y a opportunité dans le choix des paroles à prononcer ; on ne peut prononcer les paroles les meilleures sans opportunité, spirituellement ressentie. De même, l'Esprit nous guidera dans la mise en œuvre des promesses de Dieu, et nous montrera le moment favorable de certaines choses. En tout cas la Parole de Dieu et ses promesses ne peuvent être utilisées inutilement, pour une simple démonstration, ou pour un avantage que l'homme décide lui-même de s'accorder à la vue des autres. Ce serait œuvre charnelle. Toute Parole de Dieu est efficiente et ne doit pas être écartée de son action sainte ; ce serait une profanation. Les promesses de Dieu servent les voies de Dieu exclusivement, et ne sauraient servir les voies de la chair. C'est dans l'amour que ces promesses conservent leur efficacité ; et si même ayant la foi jusqu'à transporter des montagnes, je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.

L'intervention du tentateur au début du ministère de Jésus s'accompagne d'un déploiement de puissance, de la part de celui qui est le père du mensonge. C'est, par contre, le Fils de l'homme qui est soumis à l'épreuve ; c'est cette humanité toute semblable à la nôtre, n'ayant pour seule différence que l'absence du péché, qui subit l'assaut du prince de ce monde. Et il le faut ainsi : « Il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché » dit l'Épître aux Hébreux (4/15). Cette épître dit encore : « En conséquence, Il a dû être rendu semblable en toutes choses à ses frères afin qu'il fût un souverain-sacrificateur miséricordieux et fidèle dans le service de Dieu, pour faire l'expiation des péchés du peuple ; car ayant été tenté Lui-même dans ce qu'il a souffert, Il peut secourir ceux qui sont tentés (2/17-18). Jésus remporte une victoire totale et décisive, non par une performance mettant en œuvre des moyens de résistance au-dessus de ceux dont les autres hommes peuvent disposer après Lui, mais dans la même enveloppe de chair qu'eux. Il en maîtrise les velléités par la force de l'Esprit. C'est bien pour ses frères les hommes qu'il endigue la tentation ; c'est au titre de Sauveur des hommes, et de dernier Adam. Le combat soutenu par Jésus, rapporté de façon concise par les Évangiles, se poursuivra au cours du ministère du Seigneur jusqu'à ce qu'il remette Son esprit au Père. Ce sera un combat dur. La victoire réside dans la sage, prudente et ferme opposition aux subtilités de l'ennemi par la Parole de Dieu. Le premier Adam avait fléchi dans l'usage de la Parole de Dieu, et il avait accepté de considérer une autre parole ; le second et dernier Adam rétablit l'autorité de la Parole de Dieu, selon la vérité ; Il s'en fait un bouclier et une épée.

LA JUSTICE et LA PAIX S'EMBRASSENT

Psaume 85

Le verset 8 de ce beau psaume énonce un grand et puissant principe « la justice et la paix s'embrassent » ; or, paix et justice sont les deux hauts caractères du règne de Christ. En nous parlant de Melchisédeck, roi de Salem et sacrificateur du Dieu très haut, l'épître aux Hébreux (7/1 à 3), nous le présente comme « roi de justice » (d'après la signification de son nom) et comme « roi de paix » (roi de Salem) ; or, Melchisédeck est « rendu semblable au Fils de Dieu ». Christ est donc bien le Roi de justice et le Roi de paix. Il a aimé la justice et haï l'iniquité, et c'est pourquoi Le Père l'a oint d'une huile de joie (Héb 1/9). Notre psaume nous rappelle d'ailleurs que la justice marchera devant Lui, et imprimera ses pas sur le chemin. Christ qui aime la justice est envoyé pour la justice d'abord. Sa mission consiste à annoncer la justice aux nations (Mat 12/18) ; à l'établir comme on se sert d'un niveau, ou d'un fil à plomb (Es 28/17). Il n'entendra point s'arrêter jusqu'à ce qu'Il ait établi la justice sur la terre (Es 42/4) ; et dans ce salut qu'Il doit porter jusqu'aux extrémités de la terre, il y a « la justification » des pécheurs par la foi. C'est ce qui précède le règne et occupe le temps de l'Eglise et de la patience de Dieu. Citons Romains 3/24 : « ils (les hommes pécheurs) sont justifiés gratuitement par sa grâce, par le moyen de rédemption qui est en Jésus-Christ ». Ensuite, viendra le règne de justice sur toute la terre.

Mais, qu'est-ce que la justice ? Dans l'idée de justice, il y a celle d'équité (justice et équité sont d'ailleurs associées en certains passages, Ps 89/15 notamment), c'est-à-dire une idée de bon droit, d'égalité entre tous ; et il y a encore dans la notion de justice, une idée d'ordre établi sur l'exacte observation de la loi. Dans n'importe quelle nation de la terre, on n'a jamais pu se passer de lois, ni pu, sans de graves conséquences, permettre aux citoyens de mépriser les lois. Lorsque des hommes sont émancipés de toute obéissance aux lois de la terre, c'est le désordre, la révolution, le bon plaisir, l'écrasement des faibles et la domination de la force avec tout l'arbitraire que cela comporte. Un Etat sans législation ne peut pas subsister, car, ou bien le mal s'amplifie rapidement, ou bien les hommes qui seraient, supposons-le, attirés par l'ordre, ne sauraient à quels principes s'attacher pour faire triompher l'ordre. Une législation est donc chose indispensable dans une société quelconque.

Ainsi, ce qu'on appelle « la justice établie », c'est l'ordre qui résulte de la bonne observation des lois en vigueur ; observation sincère, loyale, constante et totale. Lorsqu'il s'agit de la justice de Dieu, les lois à prendre en considération sont celles dites « lois de la justice de Dieu ». Dieu a conçu des lois, et, bien entendu, elles sont parfaites, ce qui les distingue des lois humaines. Leur parfaite observation vaut à toute créature de Dieu d'être « juste », et lui vaut aussi de vivre : « la justice délivre de la mort » (Pr 10/2) ; « la justice conduit à la vie » (Pr 11/19). L'homme étant pécheur se trouve hors de la justice et il est donc dans la mort. Mais si Christ rétablit pour lui l'état de justice, par un pardon de ses péchés, il est remis dans la vie. C'est ce qui est appelé : justification. En cet homme justifié, l'esprit est vie à cause de la justice reçue de Christ (Ro 8/10).

D'une manière générale, dans l'univers de Dieu, la justice est le fondement du règne parfait de Dieu (Ps 89/15) et, pour entrer dans ce règne, il faut avoir sur soi « la robe de justice » (Es 61/10, version Darby).

Que dire de la paix ? L'Écriture la présente comme l'acquisition la plus désirable. Elle est non seulement l'entente et la tranquillité entre les hommes et les nations, mais avant tout un état d'âme où préside un repos inébranlable dû à Dieu. La Bible lie souvent la notion de paix avec celle de sécurité, de prospérité, de bonheur, et de joie intérieure. Jésus donne la paix : « Je vous donne ma paix » (Jn 14/27). En prêchant l'Évangile, nous annonçons la repentance pour le pardon des péchés, mais aussi la paix « par Jésus-Christ » (Ac 10/36).

Ainsi, justice et paix s'embrassent ; la seconde vient par la première et il ne peut y avoir de paix sans justice ; c'est pourquoi ce monde ne peut obtenir la paix que tant d'hommes appellent aujourd'hui. Ces hommes l'appellent sans consentir le plus souvent pour eux-mêmes à l'accepter de Jésus-Christ dans leur cœur ; si bien que la paix manque de son fondement : la justice. La justice que l'on propose ne tient pas compte de celle de Dieu ; elle est précaire et instable ; elle s'effondre à la première difficulté.

Pour nous, enfants du Père par Jésus-Christ, sachons bien que nous avons été arrachés aux forces de la mort par une « justification » ayant nécessité un grand sacrifice devant la justice de Dieu. Et si nous avons été justifiés, ce n'est pas pour que nous retombions dans le borbier du péché, mais pour que nous portions la robe de la justice, pour que nous marchions selon la justice, en accomplissant la loi parfaite, c'est-à-dire la volonté du Père en toutes choses. La grâce nous le permet, servons-nous de la grâce. Lisons bien le verset 9 de notre psaume (85) : J'écouterai ce que dit Dieu, l'Éternel, car Il parle de paix à son peuple et à ses fidèles, pourvu qu'ils ne retombent pas dans la folie !

Voulez-vous que nous terminions cette méditation en lisant et relisant ce verset et en gravant en nous ce précieux avertissement de l'amour de Dieu. Ne retombons pas dans la folie ; Dieu nous parle de paix et de justice ; la justice et la paix s'embrassent ; elles nous ont été procurées ainsi liées par le Roi de justice et le Roi de paix ; gardons-les liées en nos cœurs, afin que nos vies les manifestent toutes deux ensemble, à la gloire de Jésus !